



ÉTUDES ET DOCUMENTS
BALKANIQUES ET MÉDITERRANÉENS

Nr. Bibliothèque Nationale
ISSN 1269 – 1720

Envoyer la correspondance à l'adresse suivante :
Paul H. Stahl – L.A.S.
52, rue du Cardinal Lemoine : 75005 Paris

Le volume ne se vend pas ; il est offert gracieusement
aux institutions de recherche et d'enseignement

Conseil de rédaction du volume :

NIKOLA F. PAVKOVIĆ (Université de Beograd)
PAUL PETRESCU (Université de Bucarest)
LEONARDO PIASERE (Université de Firenze)
DEJAN DIMITRIJEVIĆ-RUFU (Université de Nice)

L'illustration de la couverture :
Intérieur de maison tatare de la Dobroudja
(archives Decorativa, années « 30 »)

**ETUDES ET DOCUMENTS
BALKANIQUES ET MEDITERRANEENS**

30

**sous la rédaction de
PAUL H. STAHL**

PARIS, 2006

S O M M A I R E

P. H. STAHL

Histoires troubles de Valachie (en guise d'introduction) 5

ROSWITH CAPESIUS

Les intérieurs des maisons rustiques turques et tatares
de la Dobroudja (Roumanie) 9

LOZINCA IORDANOVA, PETAR PETROV

Anciens monuments funéraires de Bulgarie 17

MIHAIL MIHALCU, MIHAELA D. LEONIDA

The Fresco Technique, used by the Romanian
Medieval Painters 21

PAUL PETRESCU

Maisons rurales musulmanes dans la Dobroudja roumaine ... 37

RADU RĂUTU

Connotations traditionnelles dans le milieu mental
et culturel roumain 43

PAUL H. STAHL

L'église et la maison. Les rituels de construction parallèles 55

ȘERBAN VOINEA (GASTON BOEUVE)

La bolchevisation de la Roumanie 73
Aspects de la soviétisation en Roumanie 78
La politique anglo-saxonne dans le sud-est européen 86

*

HISTOIRES TROUBLES DE VALACHIE

Le destin de quelques princes et de quelques hommes d'élite.

Indignatio fecit versus
(Paris, été 1989)

Les princes de la Valachie sont rarement morts tranquillement, dans leur lit. Voici, tiré d'un ouvrage signé par Nicolae Iorga, ce qui leur est arrivé aux XV-e et XVI-e siècles, après le règne de celui qui fut le vrai fondateur de la Valachie, Mircea cel Bătrân.

Son fils est tué par son frère Dan en 1420; à son tour il est tué par le prince roumain de Moldavie; auparavant il avait lui-même tué un autre de ses frères, Radu cel Pleșuv. Un fils illégitime de Mircea est peut-être mort naturellement. Vlad le Diable est tué par un autre valaque venu de Transylvanie, Ioan Corvin de Hunedoara; son fils est tué par le même en 1447. Vladislav est tué en 1455; son tueur, prince lui-aussi, est mort dans un combat en 1476. Son frère est mort en 1474, tué par des voisins. Basarab s'enfuit, échappe et meurt de mort naturelle peut-être en 1480; son fils est tué en 1482 dans un combat avec un autre prétendant au trône. Vlad Călugărul meurt curieusement de mort naturelle, en 1496. Mihnea, fils de Țepeș, après avoir tué de nombreux seigneurs, est tué à son tour à Sibiu en 1510 par l'un de ses parents. Le suivant, Vlăduț, est décapité par les Turcs "sous un poirier". Neagoe meurt inhabituellement dans son lit. Dragomir Călugărul est tué dans un combat en 1521. Radu Bădica a la tête écrasée avec une massue par les Turcs, en 1524. Radu de la Afumați est tué par ses seigneurs en 1529, ensemble avec son fils. Le prétendant Vladislav est tué par les seigneurs en 1524. Moïse est tué dans un combat en 1530 et Vlad se noie dans une rivière en 1532. Vlad Vintilă est tué en 1535 à l'occasion d'une chasse. Radu Paisie, quitte à temps son pays, échappe et meurt de mort naturelle.

J'arrête ici la chronologie princière du passé qui, par la suite, continue de la même manière. Une histoire qu'on pourrait poliment classer comme « mouvementée ».

Elle reprend avec les verts, au XX-ème siècle. D'abord ils s'entretuent, puis ils passent à l'extermination des autres. Les premiers ministres Gheorghe Duca et Armand Călinescu sont tués en pleine rue. Le temps manque aux verts pour mettre à exécution leur plan d'extermination, annoncé et connu à l'avance. Ils ajoutent à leur liste la purification ethnique; ils pillent et sacrifient à l'abattoir les personnes ayant eu le malheur de naître Juifs, et tuent en passant les Valaques qui essayent de les en empêcher.

Les rouges, poussés par les soviétiques, tuent Ion Antonescu et Mihai Antonescu, pour leur avoir fait la guerre. Ils passent ensuite à l'élimination de

tous ceux qui les gênent ; Gheorghe Brătianu, Ion Mihalache ; Iuliu Maniu ; une foule d'autres hommes politiques suivent. Les cimetières de la honte se multiplient, le long du canal Danube-Mer Noire, à Jilava, à Sighet, ailleurs aussi. Les Serbes m'ont montré sur le côté droit du Danube le cimetière réunissant les noyés qui ont essayé de traverser à la nage le fleuve. Tombes sans nom, l'identité des enterrés reste cachée.

Mais oublions les politiques. Qu'est-il arrivé aux Valaques les plus brillants, ceux qui se sont distingués par leur talent, leur intelligence et leur savoir?

Le chroniqueur Miron Costin est tué par son prince. Le spătar Milescu se tire seulement avec le nez coupé, il s'enfuit, se cache parmi les Russes et ne rentre jamais dans son pays. Le spătar Cantacuzino, qui ne s'enfuit pas, est tué par son prince. Le métropolite Antim, qui disait des vérités hélas ! dérangeantes, est défroqué, voit son nom changé et finit assassiné sur la route d'Istamboul par ordre de son prince. Dimitrie Cantemir, prince et savant, s'enfuit, échappe et meurt de vieillesse en Russie.

Mais dans les temps rapprochés? A nouveau verts et rouges (il faut se méfier des colorés) se distinguent et laissent une trace de honte dans l'histoire valaque. Nicolae Iorga, le plus grand historien roumain, est tué par les verts, peut-être sous la pression des national socialistes allemands; il en fut de même pour Virgil Madgearu. Caragiale, le plus grand dramaturge du XIXe siècle, excédé par la vie sociale de son pays, s'enfuit et meurt à l'étranger. Le plus grand dramaturge du XXe siècle, Ionesco, s'enfuit et meurt à l'étranger. L'historien des religions, Mircea Eliade, s'enfuit et évite les conséquences de son passé; il en est de même pour Cioran. Le plus grand historien d'art roumain, I D Ștefănescu, brillant professeur dans plusieurs grandes universités européennes, quitte le pays ; imprudent, il revient; il lui est interdit de professer et de repartir. Le sociologue Dimitrie Gusti, parti au loin, rentre imprudemment, malgré les insistances de Georges Enesco qui voulait l'empêcher de rentrer; il est éliminé de l'Académie et de l'Université ; chassé de sa maison avec deux valises, sa bibliothèque est confisquée. Son successeur, Henri H. Stahl, invité à la Columbia University, refuse de quitter le pays, mais échappe en 1944 à la déportation en Russie; il est mis à la porte de l'université et on lui interdit de professer. Anton Golopenția et Mircea Vulcănescu, brillants sociologues, sont arrêtés, jugés et condamnés pour des raisons futiles ; ils meurent en prison.

Le plus grand sculpteur valaque, Brâncuși, s'enfuit, refuse de rentrer et meurt au loin ; on le revendique et on lui organise des honneurs nationales après la mort ; il ne pouvait plus s'opposer. George Enescu, le plus grand violoniste et compositeur, Dinu Lipatti le plus grand pianiste, Constantin Brăiloiu, le plus grand folkloriste, s'enfuient et refusent de rentrer. Sergiu Celibidache, le plus

grand dirigeur valaque, s'enfuit et meurt loin de son pays ; Ionel Perlea agit de même.

Le rabin Gaster, chassé ignominieusement, est appelé à la rescousse après la première guerre mondiale ; il revient défendre le pays et repart une deuxième fois. Leopold Filderman, le chef laïque de la communauté juive, Alexandru Șafran, le chef religieux de la même communauté, traversent clandestinement la frontière pour échapper à la prison. Les 7 évêques de l'Eglise uniata, qui ne s'enfuient pas, sont jugés et emprisonnés ; ils ne renient pas leur foi.

Une foule de professeurs, académiciens, grands noms de la science roumaine meurent en prison ou acablés par la misère. L'Académie et les Universités, sauf les exceptions heureuses, accueillent des médiocres, qui choisissent des collègues qui leur ressemblent.

Les médiocres sont nombreux et, comme leur médiocrité ne leur suffit pas, ils font de la politique de tous bords et des affaires juteuses, aï, aï, aï !

Aucun des grands noms que j'ai cités n'a renié sa patrie..... aucun n'a renié..... aucun.

Paul H. Stahl

LES INTERIEURS DES MAISONS RUSTIQUES TURQUES ET TATARES DE LA DOBROUDJA (ROUMANIE)

Roswith Capesius ¹

Les caractères particuliers de la vie de ces deux populations d'origine asiatique, rapprochées par la pratique d'une même religion, conduit vers une organisation de l'intérieur des maisons qui diffère de celui des autres populations de la région. Ils conservent une conception à part de l'espace et du décor. A première vue, il semblerait que l'intérieur turc ne se distingue de celui tatar, mais une observation plus attentive constate que l'évolution diverse des deux populations a conduit vers des différentes.

La rencontre des deux groupes sur un même territoire relativement étroit, les a rapproché effaçant en partie les différences qui se sont formées le long des siècles. Aujourd'hui, il est difficile de distinguer quels sont les éléments originaires communs, et quels sont les éléments dus à une longue vie commune.

On ne peut pas étudier l'intérieur rustique des Turcs sans connaître celui qui s'est développé dans les milieux urbains, car entre les deux il y a de relations évidentes. L'intérieur des maisons urbaines maintient des formes archaïques d'organisation qui ont été enrichies progressivement sans modifier la conception de base. Ces éléments peuvent être reconnus non seulement dans les intérieurs mais aussi dans l'organisation des jardins qui donnent l'impression de continuer l'espace intérieur. Les maisons turques ont souvent une véranda ouverte où on peut s'installer pour regarder un jardin entouré par des clôtures en terre hautes, qui empêchent la vue des étrangers de pénétrer dans l'univers familial. L'atmosphère familiale se développe donc dans cet espace intégré où des groupes étroitement apparentés vivent ensemble.

L'organisation des intérieurs maintient des traditions connues depuis longtemps aux divers groupes turcs habitant le sud-est européen. ² « L'inventaire comprend essentiellement des tapis et des couvertures qui recouvrent le plancher. Pour s'asseoir ou dormir on utilise un lit en terre d'une largeur approximative de 2 mètres, opposé à la porte et recouvert de coussins et de couvertures. Dans les maisons les plus riches on voit, un large divan. Les coussins et les couvertures sont gardés pendant le jour dans des armoires nichées dans les parois ; à côté il y a d'habitude un espace qui rappelle une armoire et qui sert pour se laver. Durant

¹ Excellente spécialiste des arts populaires roumain et saxon, elle a travaillé dans les années 70 aussi dans les villages turcs ou tatars de la Dobroudja. Cette étude n'est pas été terminée, mais telle qu'elle est elle doit être connue étant donné l'intérêt des informations qu'elle renferme.

² Georg Buschan, *Illustrierte Völkerkunde*, Stuttgart, 1932, le chapitre qui décrit les peuples turcs. (p. 678).

les mois froids, on ré chauffe l'intérieur à l'aide de poêle alimentés par du charbon (*mangal*) et dans les régions situées plus au nord, avec des hivers âpres, il y a dans les chambres de cheminées utilisée également pour la cuisine. En été, on cuisine dans des constructions situées dans la cour ».³ Buschan ne décrit pas les tissus mais rappelle le rôle des femmes dans leur création, qui connaissent l'art d'utiliser la laine, le coton, la soie. Cette description ne s'éloigne pas des intérieurs tels qu'ils ont été connus dans les maisons et même les palais.

Les Tatares se distinguent tout d'abord en observant l'organisation de leurs villages. Si pour les Turcs les palissades en terre abritent et défendent des jardins et des potagers, chez les Tatares ces espaces sont absents. Leurs maisons donnent l'impression de constituer des unités séparées, isolées du milieu, l'organisation duquel semble ne pas les préoccuper. Leur aspect extérieur rappelle les huttes en terre installées sans aucun ordre sur ; ce n'est que l'intérieur qui nous permet de connaître qu'il s'agit d'un groupe qui hérite d'une vieille tradition, d'où le raffinement n'est pas absent.

Ces idées sur l'habitat sont la conséquence d'un mode vie qui a traversé les siècles. Guerriers et éleveurs de chevaux, ils n'avaient pas le loisir de s'installer quelque part de manière stable. Ce n'est qu'au XVIII-ème siècle qu'on essaye dans le sud de la Russie de fixer les Tatares sur un territoire. Au début du XIX-ème siècle les Nogai vivaient encore dans des huttes en terre et des maisons basses, qui surplombent de peur le niveau du sol.

Il y a une description des Tatares Nogai qui date de 1822, et qui note leur mode de vie, leurs coutumes, leurs vêtements. Elle nous permet de reconstituer partiellement l'intérieur d'une maison tatare avant leur colonisation massive dans la Dobroudja. Certes, on ne peut pas généraliser, car les Nogai constituent une branche seulement des Tatares colonisés dans la Dobroudja. Le voyageur qui fournit des informations est Schlatter⁴. On apprend de son ouvrage que en 1784 les Nogai vivaient déjà sous autorité de l'Etat russe et avaient reçu des privilèges sur les territoires situés au nord de la Mer Azov. Ils habitaient des *kibitken*, cabanes de nomades, ou des huttes en terre (allemand *Erdhölen*). La première pièce de la maison, qui garde l'entrée est celle qu'il appelle *Vorhaus*, la cuisine – *ajatü*. Suit la chambre à dormir, celle que les Turcs appellent le harem, ou la chambre intérieure – *itsch üi*. La maison dans son ensemble porte le nom de *üi* et, si il y a une cour, celui de *sarai*.

Jadis, les gens se réunissaient au feu allumé dans la première pièce ; de nos jours il y a dans la plupart des pièces de l'intérieur un petit poêle en terre (allemand *Leinofen*) appelé *pesch*.⁵ Autour de la maison on a creusé une fosse

³ Idem, p. 454.

⁴ *Bruchstücke aus einigen Reisen nach den südlichen Russland in den Jahren 1822-1828, mit besonderer Rücksicht auf die Nogayen Yayaren an Asovischen Meer*, St. Gallen; 1830.

⁵ Michael Haberlandt et Arthur Haberlandt, *Die Völker Europas und ihre volkstümlichen Kulturen*, Stuttgart; 1928, p. 454) affirment sur ce même poêle en terre; „Il était utilisé sur le territoire habité

profonde – *endek*. Il décrit aussi la cuisine dont je rappelle seulement le mobilier ; *kana*, *supra* ou *sofra* est appelée une table basse sur laquelle on prend les repas ; Plus loin, à l'intérieur on garde les tapis en laine – *kiua* et des tissus en fibres végétales – *šepa* qui recouvrent non seulement le plancher mais aussi le lit – *oronduk*. On les garde pliés, on les étend la nuit sur le lit ou par terre. Il y a un coffre - *sanduk* où on garde l'argent, les meilleures pièces des vêtements, les bijoux des femmes. Pendant le jour on met sur le coffre des matelas – *thüsüik*. On garde à la même place les coussins – *djastich*, les couvertures – *tschurkan*, les draps - *sersan*. Les serviettes – *djagluk*, *tastmal* – sont accrochées à des gros clous en bois Une installation pour avoir la lumière (allemand *Lichtstock*) – *schraklah*. Les plus riches ont au-dessus du lit un voile pour défendre les enfants des mouches.

De nos jours, dans la Dobroudja, les deux populations usent de peu de pièces à l'intérieur. La totalité de l'espace peut servir à dormir, sur le plancher ou sur des espaces légèrement relevés en terre. Les tapis et les couvertures sont rencontrés partout, mis sur le plancher ou sur les parois. Et comme l'ensemble des activités se déroule dans des positions peu élevées par rapport à la terre, on voit des coussins sur lesquels on s'installe les jambes croisées. Des niches creusées dans les parois, appelées *doulap*, et les coffres servent pour abriter les pièces de la maison. Les pièces les plus précieuses sont mises dans les coffres, souvent richement décorés. On retrouve la petite table basse, ronde. Ce mode de vie ne caractérise pas seulement les groupes qui forment l'objet de cet article, mais caractérise l'ensemble des populations asiatiques nomades installées ultérieurement dans des villages. Les traditions se maintiennent le mieux dans les tentes, car cet espace d'intérieur est le plus facile à transporter.

La description des maisons que nous avons pu observer nous permettra de mieux situer les intérieurs actuels dans la tradition.

Les plans des maisons.

Les formes anciennes des maisons tatares est celle des abris enterrés ou mis sur le sol. On constate l'existence d'une série de micro-habitats composés d'une ou de deux pièces où on pénètre en traversant la première pièce qui abrite le foyer et une cheminée large – *ušakloc* qui sert de cuisine. Cette première pièce est appelée *aiat*, la deuxième *üsker* ou *üi*. Les chambres n'ont pas de plafond et à l'intérieur on voit les pans descendants du toit. Cette forme de maisons est disparue dans la majorité des cas ; nous l'avons encore vue dans le village de Osmancea et de Fântâna Mare.

Les constructions les plus récentes peuvent être caractérisées comme maisons typiques pour la Dobroudja. Car les relations avec les maisons

par le Slaves sous le nom de *peć*, petit poêle en terre.. Une petite excavation en terre pouvait aussi servir à cuire, système connu depuis la préhistoire sur le territoire habité par les Polonais ou les Allemands de l'est ».

roumaines, bulgares ou turques sont évidentes. Il s'agit du type à deux pièces – *üi* et une chambre de passage – *aiat* divisées en deux parties. Les dépendances sont situées derrière la maison sous un pan du toit qui descend – *aklab* ; là est installée une cheminée – *ušahlok*. Devant la maison se trouve un petit balcon, bordé ou pas d'une balustrade. Il s'agit d'une maison caractéristique pour le XIX-ème siècle et le début du XX-ème. L'intérieur exprime des changements évidents qui rappellent les intérieurs urbains.

Les maisons des Turcs ont différents plans. Les anciennes maisons comprennent plusieurs chambres habitées et une unique pièce pour cuisiner. Des pièces sans plafond peuvent être vues ici aussi, mais le plus souvent c'est seulement le *aiat* qui reste sans plafond. Les pièces habitées – *üi* ou *oda* – communiquent par l'intérieur.⁶ L'aspect long de ces maisons, qui ont jusqu'à 30 mètres, est le résultat de la vie commune de plusieurs familles apparentées.⁷

Parmi les maisons récentes on trouve des plans comprenant une pièce centrale de passage, et deux pièces latérales, plan fréquent dans les villages de la région.⁸

On peut conclure que les maisons caractéristiques de ces deux populations se retrouvent seulement parmi les plans anciens, disparus presque complètement. Quelques éléments se sont quand même conservés même dans les intérieurs modernes. Nous avons ainsi retrouvé l'organisation ancienne des intérieurs.

Les pièces fixes.

Comme souvent les intérieurs qui conservent un caractère archaïque une partie des pièces du mobilier sont construits en même temps que la maison et peuvent être faits en terre.⁹ Mihail Beloiu affirme avoir vu dans les maisons des Turcs de Cara Eschioi des bancs longs sur lesquels on pose durant le jour les tissus et les chaudrons à eau.¹⁰ J'ai rencontré dans les villages de la région également des bancs en terre et en bois. Parfois des plateformes intérieures courent le long de parois sur trois côtés des chambres ; elles ont d'habitude 30 cm en hauteur et 40-50 cm en largeur. Ces bancs ne servent pas de lit, car on dort au milieu de la pièce.

⁶ Mihail Beloiu, « Viața turcilor într-un sat din Cadrilater ; Cara Ezechioi din Durostor », *Sociologie Românească*, IIIe année, nr. 4-6, p. 196.

⁷ Voir les exemplaires publiés par Florea Stănculescu, Adrian Gheorghiu, Paul H. Stahl et Paul Petrescu, *Arhitectura populară românească. Dobrogea*, Bucarest, 1956. Des plans du même type et qui correspondent aux mêmes formes de vie (famille étendue) sont publiés par Paul H. Stahl, "Maison et groupe domestique étendu. Exemples européens". *Armos timitikos tomos*, Thessalonique, vol. III, pp. 1667-1692.

⁸ Voir aussi l'étude signée par Paul Petrescu et Paul H. Stahl, "Inrăuririle vieții sociale asupra arhitecturii taranesti dobrogene" (L'influence de la vie sociale sur l'architecture rustique de la Dobroudja). *Studii și cercetări de istoria artei*, nr. 1-2, Bucarest, les pp. 25-40.

⁹ Roswith Capesius, *Mobilierul țărănesc românesc*, Cluj, 1974.

¹⁰ Beloiu, op. cit., p. 197.

Une autre pièce fixe est l'installation de chauffage. Parmi les Turcs comme aussi parmi les Tatares cette installation est composée de deux parties séparées, reliées entre elles par le tracé parcouru par la chaleur et le feu. La cheminée située dans l'ait est appelée *ușakloc*. Elle est construite de baguettes recouvertes des deux côtés de terre. Un poêle aveugle (sans aucune ouverture) appelé *peș* se trouve dans la chambre habitée. La cheminée s'appuie sur une rame en bois située à 70 cm de hauteur et fixée dans la paroi. Sa partie supérieure traverse le toit en deux pentes de la maison. Elle peut être installée près de la muraille qui sépare la cuisine de la pièce voisine. Sous la cheminée, près du plancher, il y a une ouverture conduisant vers le poêle situé dans la pièce voisine, par où on allume le feu. Le foyer (*topsan*) est ainsi construit ; on creuse en terre jusqu'à 30 cm de profondeur ; l'espace ainsi obtenu est rempli de terre jaune qu'on bat afin d'obtenir une superficie dure qui est par la suite consolidée aussi par le feu qu'on allume dessus.

Cette organisation du foyer se situe à moitié chemin entre celui méditerranéen, placé à l'intérieur de la pièce habitée, vers le centre de la paroi, et celui qu'on rencontre dans le sud des régions roumaines qui a sa place située entre la muraille de derrière et celle intermédiaire qui sépare les pièces. En Valachie et en Petite Valachie ce foyer (appelé *ogeac, camniță*) est placé dans la pièce de passage (la *tinda*), collée à la paroi arrière de la maison. Le *usacloc*, comme d'ailleurs les cheminées dans les Balkans, n'est pas colle contre la paroi arrière mais a tendance à occuper une position centrale. Le poêle aveugle est connue aussi par les Tatares vivant dans le sud de la Russie où il est appelé toujours *pes*. Il s'agit d'un système de chauffage largement connu en Europe orientale. Dans la Dobroudja elle est connue et utilisée par l'ensemble des populations et sa confection semble être l'œuvre des femmes, surtout des Lipovanes. Le poêle a des dimensions variables mais d'habitude il représente 1m sur 1 m. Sa construction est simple et rappelle la construction des fours. On trouve rarement des canaux qui conduisent la chaleur à l'intérieur des poêles, comme on le voit en Moldavie parmi les Roumains.

Près du poêle, vers la paroi de derrière, on aménage un espace pour le « bain turc », appelé *hamam* et qui était connu aussi aux Tatares vers le début du XX-ème siècle. Cet espace est entouré par une paroi en bois d'approximativement 1,60 m qui a une porte. Derrière cette sorte de paravent l'endroit est chaud, défendu contre les courants ; on y installe un récipient où on met de l'eau chaude. Un petit trou laisse l'eau s'échapper vers l'extérieur. Cette combinaison qui regroupe le poêle aveugle et le bain est caractéristique pour la Dobroudja, il n'aurait pas été conçu que dans le cas d'une population musulmane qui utilise le poêle aveugle.

Une autre pièce fixe qui meuble l'intérieur est la poutre transversale, *tartna*. Comme les maisons n'ont pas de plafond, les poutres qui traversent les pièces servent d'appui pour y installer divers objets. Ces poutres ont la direction des parois transversales de la maison.

Dans les parois on creuse des niches (*dolap, ŝkeap*) ; il s'agit d'espaces qui peuvent être construits lorsque la maison est en terre ; on trouve ces niches également chez les Turcs et les Tatares. Chez une branche tatare habitant la Chine, les niches peuvent abriter même des coffres et les couvertures.¹¹ Un récipient pour garder la farine est installé de manière fixe toujours dans le *aiat*. Le long des parois étroites, latérales sont installés des bancs et des rayons appelés *tahia* (planche en bois). Les porte-manteaux (*üsi-algî* ou *urba-algî*) semblent avoir été introduits récemment ; par le passé on enfonçait des clous dans la paroi pour accrocher les vêtements.

Les pièces mobiles.

Dans cette catégorie on peut citer deux pièces seulement en bois ; pour le reste il s'agit de tissus. Pour cuisiner et prendre les repas on utilise une table basse montée sur un ou trois pieds. Si il y a plusieurs personnes on improvise une table plus grande ; on prend une petite chaise basse, on la met de manière renversée et sur elle on place une planche de grandes dimensions. La petite table basse porte le nom de *sofra* ou *kona* ; le premier de ces deux noms peut indiquer aussi la grande table. Les tables basses, circulaires, ont une dimensions de 70 cm, et la hauteur des pieds est d'à peu près 22-25 cm. Ces pieds ont des formes diverses selon la fantaisie des charpentiers villageois. On trouve aussi des tables circulaires plus basses (50 cm), semblables à celles utilisées par les Roumains dans le sud du pays. Elles sont appelées toujours *sofra*. Aucune de ces tables n'est recouverte de peinture.

Le nom de *kursö* ou de *lamba skemneŝe* désigne un petite chaise ; la planche sur laquelle on s'assoit est toujours de forme circulaire (30 cm diamètre).. On peut mettre dessus une lampe. Ses quatre pieds, d'une hauteur de 30 cm, sont reliés entre eux par des morceaux de bois. On peint cette chaise de rouge ou de vert. Elle a peut-être une origine citadine où elle est présente même dans les intérieurs des personnes aisées. Dans les fermes paysannes on utilise aussi des chaises plus simples, très basses (10-15 cm), appelées *skember* ou *otîrhîŝ*.

La pièce mobile la plus importante est le coffre qui groupe les tissus de la dot, appelé *sandîuk*. Sur lui on met un autre coffre qui comprend toujours des tissus et qui est appelé *ükliük*. Ces coffres ont le toit droit ou légèrement bombé qu'on trouve dans les foires ou dans les marchés. La majorité des pièces de ce type qu'on trouve dans les maisons turques et tatares ont été achetées à Constanța. Elles sont d'habitude longues de 90 cm et hautes de 40-50 ; leur largeur est de 40-45 cm. Elles sont le produit du travail de maîtres spécialistes. Elles ont presque toutes quatre pieds bas qu'on ajoute lorsque le coffre a été terminé. Ce qui les distingue des coffres roumains est leur grande quantité d'applications en métal

¹¹ Tancred Bănăŝeanu, « Notes ethnographiques sur les Ouïgours de l'oasis de Tourfan », *Studia et acta orientalia*, III, 1960, pp. 3-14.



**Cimetière musulman de la Dobroudja,
lieu vénéré par les adultes, lieu d'amusement pour les enfants.
(foto Paul Petrescu)**



**« Tezec », combustible pour alimenter le feu,
mélange de bouse et de pailles
(foto Paul Petrescu)**

<https://biblioteca-digitala.ro> / <https://www.acadsuwest.ro>

ANCIENS MONUMENTS FUNERAIRES DE BULGARIE ¹

**Lozinca Iordanova
Petar Petrov**

Dans le nord-ouest de la Bulgarie on trouve de nombreux monuments funéraires, dont quelques-uns sont d'un réel intérêt, dû également à leur origine et à leur décor. Il s'agit de monuments qu'on peut mettre en relation avec une culture autochtone et une autre ultérieure slave. Dans les lignes qui suivent nous présentons quelques exemplaires trouvés dans les régions de Sofia et de Berkovitsa.

Le monument funéraire en forme de disque (fig. 1) est daté de la deuxième moitié du XIX-ème siècle et se trouve dans l'ancien cimetière du village de Boghiovtski situé dans la région de Sofia. Haut de 142 cm, il a une épaisseur de 10 cm. Les bras de la croix sont longs de 75,5 cm. Sur la partie sculptée est gravée une ligne en zig-zag placée dans la partie inférieure du disque ; au-dessus il y a un arbre de la vie à trois branches qui finissent chacune avec une fleur. Celle du milieu a elle aussi de ses deux côtés des croix. Sur les bords des trois bras de la croix on aperçoit trois hémisphères.

Le monument funéraire de forme ovale (2-ème figure) est daté de la fin du XIX-ème siècle ; haut de 73 cm, épais de 7 cm, il a les bras de la croix longs de 52 cm. Il se trouve dans le même cimetière que le précédent monument. La partie décorée a trois branches qui finissent chacune en cercle, celle centrale ayant une fleur, celles marginales une croix. Sur les bords de chaque croix on voit trois hémisphères.

Le monument funéraire en forme de disque du village de Goleavtsi (fig. 3), relativement petit, n'a que 58 cm et une épaisseur de 6 cm ; ses bras horizontaux ont 32 cm. La partie décorée à au centre une croix dont les extrémités des bras finissent en cercle. En bordure des bras de la croix on voit au centre deux hémisphères, et latéralement une hémisphère.

Le monument funéraire en forme discoïdale (fig. 4) est situé au centre du cimetière du village de Boghievtiski ; haut de 102,5 cm et épais de 10 cm, il a des bras de 50 cm. La décor comprend l'image de la Vierge portant Jésus dans ses bras. Sur les bords du monument il y a quatre excavations piriformes appelées dans le dialecte local « *pateritsi* ».

Le monument funéraire qui a la forme d'un poteau (fig. 5) se trouve dans le vieux cimetière du village de Dolno-Ozirovo situé dans la région de Berkovitsa.

¹ Le texte était prévu à être publié dans la *Revista de istoria artei* de Bucarest dans les années soixante ; l'historien d'art George Oprescu m'a donné le manuscrit rédigé en roumain, qui est présente ici en traduction française.

Haut de 68 cm, épais de 12 cm, il est à sa base large de 6 cm. Le décor comprend une ligne serpentée disposée horizontalement ; au-dessus il y a le cadre d'une abside avec double contour et des lignes en zig-zag intercalées. On voit aussi un visage humain avec des yeux et des sourcils, une croix devant le nez et la bouche et deux petites rameaux latéralement.

Les images qu'on vient d'évoquer permettent d'affirmer la présence de monuments de forme circulaire dans la région de Sofia ; celui de Bervovitsa diffère, car il a la forme d'un poteau. On peut supposer qu'à leur origine il y a des traditions diverses ; celle plus ancienne, autochtone, thrace, et une plus nouvelle slave. Les monuments en forme de disque décorés avec le motif du cercle ou de lignes en zig-zag rappelant la silhouette d'un serpent, se rapprochent des traditions thraces. La coexistence des deux traditions indique un long contact entre les autochtones thraces romanisés et les slaves arrivés par la suite.

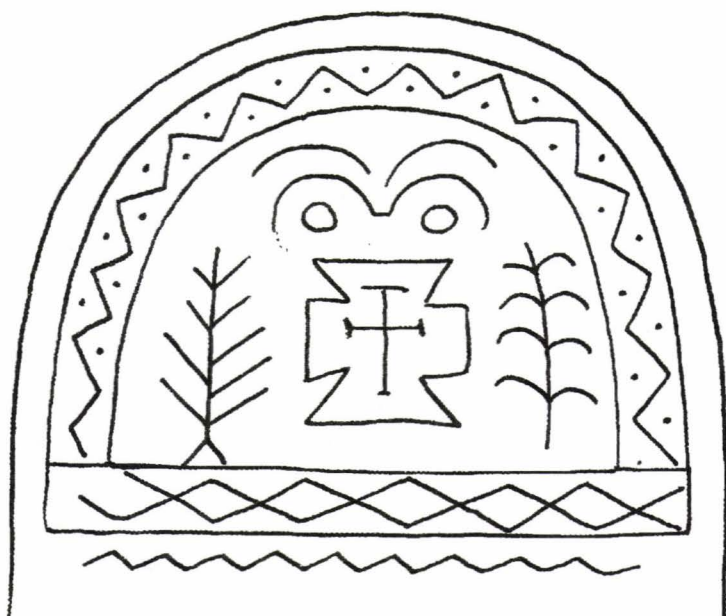


Fig. 5



Fig. 1



Fig. 2



Fig. 3



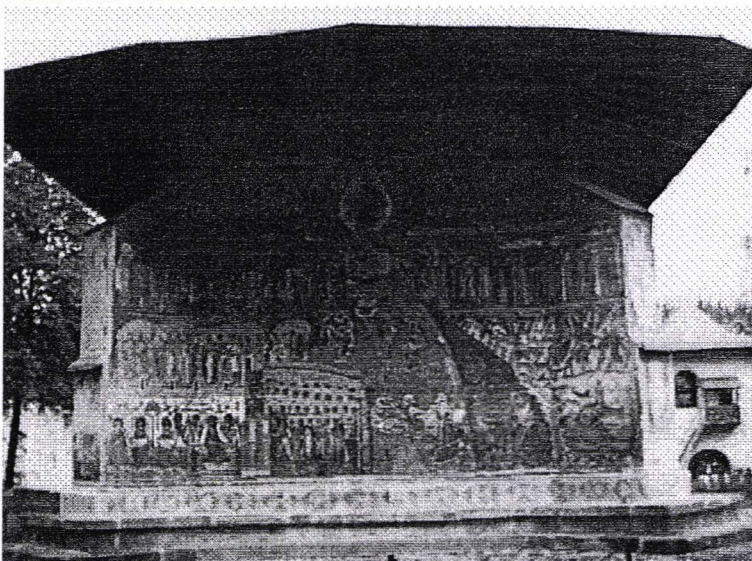
Fig. 4

THE FRESCO TECHNIQUE Used by the Romanian Medieval Painters

Mihail Mihalcu
Mihaela D. Leonida

Abstract: The term fresco typically describes the *buon fresco* process in which painting is done upon a wet lime-plaster wall with pigments ground either in water or a water-based solution only. When the wall dries, the painting becomes an integral part of the surface. This makes fresco more durable than superimposed decorations (*secco*). The means to paint frescoes are and have been through history as many as there are schools of art. This paper tries to fill a big gap existing in the knowledge about the techniques and materials used in mural painting on the territory of today's Romania during the Middle Ages. Besides presenting the materials, utensils and techniques used in fresco during that period, influences of foreign schools on the way the Romanian iconographers painted will be also discussed as well as their knowledge of the natural resources available to them and their craftsmanship.

The term fresco typically describes the *buon fresco* process in which painting is done upon a wet lime-plaster wall with pigments ground either in water or a water-based solution only. When the wall dries, the painting becomes an integral part of the surface which makes it more durable than superimposed decorations. It also has a matte (dead flat) finish which allows it to be viewed from all angles without undue glare or reflections. The means to paint frescoes are and have been through history as many as there are schools of art.



1. This paper tries to fill a big gap existing in the knowledge about the techniques and materials used in mural painting on the territory of today's Romania during the Middle Age. Besides presenting the materials, utensils and techniques used in fresco during that period, influences of foreign schools on the way the Romanian iconographers painted will be also discussed as well as their craftsmanship and their knowledge of the natural resources available to them.

During the 19th century researchers like Duchesne¹ and Bayet² wrote that it was impossible to find well conserved exterior medieval fresco. In the Romanian area there are still such works, older than 400 years which stood admirably the test of time. Research done by us over a period of more than twenty years, together with recommendations from existing manuscripts, with fragmentary data from some researchers interested almost exclusively in iconography, and with communications from old painters, holders of workshop "secrets" transmitted over centuries from one generation to another, gave us insights into the materials and techniques used to make these frescoes.

In general the fresco technique is, as Michelangelo said, "the most difficult and daring painting technique, the ultimate test for a painter". Many painters, renowned for their paintings done in oil and tempera, cannot produce great frescoes. This technique requires from the painter self-discipline, courage, craftsmanship, and ability to make fast decisions.³ Experience is also necessary as is a good understanding of this technique since the colors used look differently when they are wet than they are dry.

The mural painting done by the Romanian medieval iconographers was all done in the *buon fresco* technique⁴ and stood admirably the test of time. Beside the church of the Voroneț monastery which is also known as the Sistine Chapel of the East⁵ (Figure 1), there are several others (Sucevița, Humor, Moldovița, Arbore) located in the eastern part of Romania which were painted in the fifteenth and sixteenth century. They all have interior painting, which is common in Orthodox churches, but are also fully painted on the outside which in the Russian area never appears and seldom appears in the Balkans and Greece area. These exterior murals were admirably conserved in spite of a climate which is harsh, with large variations in temperature from a season to another and abundant precipitations.

2. Before actually painting a fresco on a wall (which could be stone, brick or a mixture thereof) some technical steps had to be completed:

¹ Duchesne, L.M.O. (ed.), *Le Liber Pontificalis: Texte, introduction et commentaire*, Paris, 1886-1892.

² Bayet, C., *Précis d'histoire de l'art*, Paris, 1894.

³ Kipik, D.I. *Pictura monumentală*, ESPLA, Bucharest, 1952.

⁴ Comarnescu, P. *Indreptar artistic al monumentelor din nordul Moldovei*, Regionala Creației Populare, Suceava, 1961.

⁵ www.enzia.com/Pages/Sv2.html

- the bricks with low or zero porosity were eliminated (based on the color of the vitrification spots appearing when calcination was conducted at too high temperatures);

- elimination of the inorganic salt deposited on bricks;

- exposure of the wall to the air for longer periods of time, starting with the second half of the 15th century. Prior to that period deficiencies had been recorded, due to settling, even though wooden beams were often used as inner reinforcement.

Beginning with the first decade of the 16th century, in order to use a new church while the walls and foundation were still “working”, temporary decorations (summary painting done using only 3-4 colors) were made. It was at least five years later that the actual fresco was painted. The prolonged exposure to the air seems to be beneficial if we note that the majority of the Romanian medieval frescoes do not have fissures in the mortar as do better-known frescoes (e.g. the superb frescoes in the famous Church of the Savior in Chora monastery, in today’s Istanbul, dating from 1315-1321 and which needed extensive restoration work ⁶).

3. In Romanian frescoes, as in Byzantine ones, the mortar used in fresco was different from the one used in masonry. Natural calcium carbonate (sometimes even chalk was used) of a convenient purity has always been available and using wood only for burning contributed to maintaining that purity. That is why the *erminies* ⁷ and other written documents from that time are very laconic regarding the purity of this raw material and its calcinations. ⁸

The hydration of calcium oxide (lime slaking) was done using river water. The entire amount of water was added at the beginning because rapidly slaked lime tends to be colloidal while slowly slaked lime tends to be crystalline. The ratio calcium oxide to water was in accordance with present time information, 1:2.5. ⁹ The water excess covered easily the stoichiometric requirement and the water lost following evaporation due to the exothermic effect of the reaction ¹⁰. The heat generated by the slaking of lime is considerable sometimes reaching up to 400°C. The hydration of lime, in contrast with what we know from Palomino ¹¹ regarding the Spanish painters of the 14-15th centuries, was done in small batches in a wooden

⁶ http://www.kultur.gov.tr/portal/arkeoloji_en.asp?belgeno=1897, August 2, 2004.

⁷ “Books of Painting” (*erminies*) - collections of manuscripts which, beside many advices referring to iconography, present some summary technical data. They were written by iconographers and meant for the closely-knit circle of iconographers and their apprentices.

⁸ Mihalcu, M. *Valori medievale românești*, Ed. Sport Turism, Bucharest, 1984.

⁹ Leonida, M.D., Mihalcu, M., *Chemistry and medieval art. White pigments prepared and used in mural painting by medieval painters*, ARA Journal, 2003, 28, 71-76.

¹⁰ Mayer, R. *The Artist’s Handbook*, 5th ed., Viking, New York, 1991.

¹¹ Palomino (Don Acisclo Antonio Palomino de Castro y Velasco), *Museo pictorico y escala optica*, Spain, 1724.

casket (as described in the *erminies*) with stirring until a “*ciorba*”¹² consistency was achieved. After separating the waste and the large (unhydrated) pieces through an ordinary but efficient sieve made of twigs, the mixture was put in a storage pit (1.5-3 m deep), with walls covered in planks. On top of the wooden cover (to prevent mechanical contamination) soil was placed during the storage. During the sieving and the mixing preceding it, cooling was achieved which diminished the losses due to evaporation.

There are no indications that in the Romanian area continuous removal of the carbonated lime was performed periodically as was recommended in Russian manuscripts (the periodicity of the process was connected either to numbers with occult significance or to the great religious holidays of the year). Some of the *erminies* recommended removing the thin “skin” of calcium carbonate off the lime surface when the latter was taken out of the storage pit to be used but not periodically during the first six weeks of storage, as was done on the territory of today’s Russia .

Due to the high quality of the lime obtained, the Romanian fresco painters did not resort, as did the Russian painters³, to applying a first mortar layer in which a resinous binder was introduced or to consolidating the mortar layer with big nails as in some Italian frescoes of the 14-15th centuries¹³

In other Romanian manuscripts, as in similar Russian ones, it is recommended for the slaked lime to be “like pot cheese”, like butter, or to have the proper consistency “to be taken by shovel”, or “not to fall off the trowel when stirring it”. In Cennini’s instructions for painters the same type of recommendation appears, to use lime which was “so well slaked that it has the appearance of an ointment”¹³

Pliny the Elder recommended slaking and curing to last for three years¹⁴, the Russian manuscripts ten to twenty years, and Vitruvius recommended six months while mentioning cases in which the lime was cured for twenty years¹⁵. The Romanian iconographers and their “books” considered that slaked lime is fit for use in fresco (complete hydration and separation of impurities) 1-2 years after its slaking.¹⁶ Some manuscripts indicate that sometimes even lime slaked three decades ago was used. In any case, like other fresco painters, the Romanian painters unanimously agree in their manuscripts that the longer the lime was slaked, the better it worked.

¹² Soup Julienne, popular Romanian dish of the time.

¹³ Cennini, C., *The Craftsman’s Handbook (“Il libro dell’arte”)*, translated by Daniel V. Thompson, Jr., Dover Publ., 1960.

¹⁴ *The Elder Pliny’s Chapter on Chemical Subjects*, Kenneth C. Bailey ed., Longmans, Green and Company, New York, 1929.

¹⁵ Vitruvius, M.P., *Ten Books on Architecture*, translated by Morris H. Morgan, Andrew Howard and Herbert L. Warren, eds., Harvard Univ. Press, Cambridge, Massachusetts, 1914.

¹⁶ Grecu, V., *Erminia Picturii bizantine*, Institutul de Arte Grafice si Editura “Glasul Bucovinei, Cernauti, 1942.

4. In contrast to the recommendations of Cennini or the Russian and Byzantine painters, the wetting of the wall prior to painting was done abundantly, as follows: five-six times for brick walls and only 2-3 times for walls made of stones. Concerning the wetting of the support, we must keep in mind that, due to the large areas frescoes were typically painted on, the resistance of the mortar layers was diminished. This was mainly due to the fact that before applying the last layer of mortar, the previous one had partially dried. The solution to this, especially during the warm season, was to wet with water the surface on which the mortar which will eventually hold the painted layer was applied.

At the time the Romanian fresco painters were using this wetting steps in the process of painting murals, Western Europe was starting to use what we call now the *mezzo fresco* technique.¹⁷ Churches are still painted using this method in present day Romania and a handbook for painters published not long ago in the United States still recommends wetting before the application of each layer of the fresco.¹⁸

5. There are no recommendations in the *erminies* concerning the rugosity of the mortar layer which could mean that the average granulation of the river sand used was probably satisfactory. It is however mentioned how the control of the granulation of sand was done, an element which is absent from ancient manuscripts dealing with this topic^{14,15}.

6. The Romanian “books of painting” do not make any reference to the amount of water introduced in the mortar or about the consistency of the mortar. It was prepared by apprentices under the supervision of an experienced master. This is different from Cennini’s *Treatise* where recommendations can be found concerning the thickness of the “equalization mortar” layer and the amount of mortar which can be prepared for one time use. In most cases the proportion of lime introduced in the mortar was similar to that indicated by Cennini and Vasari¹⁹. We have recently met some cases in which the intermediate layer of mortar, not the one on the brick or the exterior one, was very friable due to the excessive amount of sand.

The amount of water varied from one master to another and, over time, from one epoch to another.

Sometimes the mortar layer contained sand, at other times a reinforcement material (hemp, flax, stems of other plants, straws, leaves, etc)²⁰, the same as in

¹⁷ In the *mezzo fresco* technique the painting is not done on freshly laid mortar but on one that is partially dried. The result was that the colors penetrate it much less. In the appendix to the second volume of his “*Prospettiva dei pittori e architetti*”, published in 1700, Ignazio Pozzo (a priest) called *mezzo fresco* the true fresco technique (since it was the one in general use during that time in Western Europe). He wrote: “Be sure not to begin painting until the lime has reached a stage where it is hard to make a finger mark in it”.

¹⁸ Gottsegen, M.D., *The Painter's Handbook*, Watson-Guption Publ., New York, 1993.

¹⁹ *Vasari on Technique*, translated by Louisa S. Maclehoose, Dover Publ., New York, 1960.

²⁰ Mss. 2151, The Library of the Romanian Academy.

Roman, Byzantine or Russian mural painting. Fillers (such as chalk, tile powder, brick, coal) were sometimes used too while there were cases when use of both filling agents and reinforcement materials was recommended.

7. When hemp, flax and stems of other plants were used as filling agents, they were cut into “standardized” lengths. After removing the “wooden” parts and “standard” cutting, they were “conditioned” by soaking in a solution of calcium hydroxide. The alkaline treatment was applied to straws as well.

In documents from another epoch the above mentioned treatment was replaced by the recommendation to use the mortar (to which the reinforcement agents had been added) only three days after preparation (which would have the same effect).

It seems that trends would come and go concerning the materials to be used in frescoes too. For instance, without any apparent reason, a reinforcement agent was being used very frequently (e.g. flax in the Moldavian frescoes of the 15th century) while in other regions of the country, at the same time, that same material was very seldom used.

Numerous examples offer proof of the ability the artisans of those times had in choosing their materials in order to obtain a strong and durable mortar. An example of innovation in this area can be seen at a monastery in Argeş where the exterior mortar layer was reinforced with leaves (low volumetric density) for the case when the lime used had mediocre binding characteristics (Figure 2).

Irrespective of the type, the reinforcement material increased the drying time of the mortar the fresco was painted on. That is why, unlike their Italian contemporaries, the Romanian fresco painters were able to apply the mortar layer on larger surfaces. The leveling was done as the work progressed. This reduced to an acceptable minimum the risk of visible distinction between surfaces painted on different days. Another consequence was the increase in the time allowed for work from ten to fourteen hours. In any case, the local climatic conditions contributed to the increase of that period of time too, compared to Italy for instance. If, during the work, a calcium carbonate “skin” appeared before applying the colors on the mortar, it had to be broken and removed with a trowel.



Figure 2. Saint Michael, interior fresco (painted in 1526) in a church (Curtea de Argeș, Romania)

As filling agents for the mortar layers, those used at Mount Athos (at the school of the legendary Panselinos) were used by the Romanian artisans too together with others with higher porosity and low value of the volumetric density (like coal dust). We found this filling agent – the earliest used – in the remains of an old fresco (13th-14th century) in the Argeș district ²¹. Chalk dust was also used as filler by the Romanian medieval painters. This filler was recommended by Vitruvius too. ¹⁵

8. The total thickness of the applied mortar strata (8-20 mm) does not seem to be “standardized” and, in most of the cases, was lower than in the Byzantine frescoes. This was the case when the support wall was made of either brick or stone, unlike in Giotto’s School. As everywhere else, in the Romanian area the thickness of the mortar layers varied from one part of the building or wall to another. The adherence between the mortar layers was excellent.

The number of mortar layers in the Romanian medieval frescoes (2-3) resembles the Byzantine (2) or Russian ones and it is inferior to the ancient ones (6-7 in Roman frescoes). As in the Byzantine murals, the appreciable dimensions of the frescoes led to the necessity of simplifying the technique used in building the fresco support.

²¹ Constantinescu, N., personal communication, Archaeology Institute, Bucharest, 1980.

Besides a variable proportion of lime in the different layers of mortar, the quality and quantity of the filling agents was also variable. In this respect, the Romanian frescoes are similar to the ancient ones and different from the Russian frescoes. Unlike the ancient frescoes, the Romanian artisans did not use chalk or marble dust in the final layer.

9. The chromatic values and vivid hues maintained for centuries prove that the Romanian medieval artists knew how to choose their pigments. They had to resist high radiation exposure and the atmospheric agents (when applied to the exterior walls of churches).

The painters' knowledge and ability in using pigments are evident not only when speaking of the resistance to microclimate and the alkalinity of the calcium hydroxide solution but also when considering the very method of application (how, how much, and to what extent each pigment changes its hue after the fresco dried). Concerning the resistance to the basicity of the environment a Romanian manuscript states that "... pigments have to stand the strength of lime, have to be long-lived and pleasant to look at..."²⁰

It is worth mentioning that, unlike the Russian fresco painters (who used a greater number of pigments for exterior walls than for interior ones), the Romanian fresco painters used approximately the same number of pigments in both cases.

Mihail Alpatov, whose opinion was that in the context of a whole work, the colors are "the vehicle of spiritual expression", looking at the work of medieval Romanian fresco painters more than five decades ago said: "What an astonishing courage! The Romanian masters painted the exterior walls ... without being afraid of the fact that the colors ... could fade".²²

Concerning the exterior murals from northeastern Romania a question remains in this respect: how come all of them have been well preserved (Voronet, Humor, Putna, Moldovita, Sucevita, Arbore) only those at Probota were much poorly conserved? The climate is the same, since they are in the same part of the country, and Humor was painted only 3 years after Probota, 1535 vs. 1532, respectively) and it is in a much better state. A possible explanation for that (mentioned by a well-known art critic⁴) was that technical procedures less durable were tried on the frescoes of this church, the first to be fully painted on the outside.⁴

10. In some of the *erminies* a more or less complete list with pigments recommended for use in fresco appeared and, in fewer cases, even a list with those which should not be used was given.

Sometimes it was indicated which pigments give certain hues when used in certain parts of the fresco or which pigments should be applied on a certain

²² Alpatov, M. in *The Icon*, Kurt Weitzmann, Alfred A. Knopf, Inc., New York, 1982.

background (e.g. it was obligatory to apply a blue pigment on burned umbra and on black).

As in other “books of painting”, the recommendations in the *erminies* have the character of a “standardization” (e.g. the recommendation of a *verdaccio* resembling Cennini’s). However a chromatic monotony was never noticed in the general presentation of the Romanian medieval frescoes. The monasteries in the northeastern part of Romania are a testimony thereof. In 1983 the late Vasile Drăguț was quoting a well-known Austrian art historian who, in 1913, was writing: “...these strange churches of Moldavia which, due to the polychromy of their façades, are on a par with San Marco in Venice or with the Orvieto dome... No other country in the world offers us something as striking as that.”²³

11. Some of the pigments used were natural (taken from the surrounding nature or bought), others were prepared in the workshops. The technological indications referring to the latter category of pigments contain an intermingling of precise details and, sometimes, recommendations that we cannot accept or understand today.

Thus, in Manolache Halipiu’s *erminie*²⁴, when preparing a blue pigment some components are recommended which are not indicated for use in *buon fresco*. At the end of the recipe, Halipiu indicates the bibliographic source (“so do the Russian ones”). Immediately after that, in the same manuscript, there is another recommendation regarding the same pigment, a simpler and clearer recipe, adequate for the purpose and used in the painter’s workshop.

In many cases, in the recommendations from the *erminies* the dosage of the reactants, the duration and the thermal regime of the preparative reaction and other details are clearly stated as is the method to control the preparation. Thus in Halepiu’s *erminie*, when presenting the preparation of the synthetic cinnabar (using a mixture of mercury and sulfur), after everything is made clear, the final indication appears that the heating should be made with oak charcoal only.

In Macarie’s *erminie*, the variant transcribed by Eleazar (a monk from Căldărușani), referring to the preparation of cinnabar by the same “dry” method, after indicating the necessary reagents and the quality control tests, it is stated that the heating should be made with charcoal obtained from a different wood essence. In both cases the working temperatures are higher than those absolutely necessary and the duration recommended for the reaction (24 hours) seems to be appreciated generously.

Regarding the choice of the fuel and the strict specifications concerning its qualities, we have to be cautious today. For melting sulfur and properly heating mercury it is not necessary to use a certain type of wood.

²³ http://www.ici.ro/romania/ro/turism/m_voronet3.html

²⁴ Mss. 1975, The Library of the Romanian Academy.

12. Concerning the actual painting technique the recommendations available display refinement and precision.

Thus, when applying some colors containing iron oxides in their composition it is recommended first to lay on a pigment which mixes better with water. Unlike the Italian fresco painters of the 14-15th centuries, the Romanian ones did not modify the binder by introducing egg, casein or milk. The west European painters also chose to apply some costly and partially soluble pigments (like lapis lazuli, azurite) *a secco*, after the fresco had dried, held together by glue rather than egg yolk.²⁵

Sometimes the indications found in the Romanian “books” are similar to those used by schools of painting from other countries with which the Romanian painters were in contact. An example is the preparation of the background recommended for painting figures (containing black pigment mixed with green, yellow and white) which seems identical with those recommended by Cennini¹³ or Dionysus of Furna²⁶ for the same task. At the same time, unlike Panselinos’^{27,28} school, with which the Romanian painters were in contact through Dionysus of Furna, for some backgrounds the Romanian artisans used cinnabar mixed with lime white and ochre.

The preceding examples oblige us to draw other conclusions as well. One is that the *erminies* were compilations. Their authors – like their contemporary colleagues – had acquired data not only from local tradition and from the schools they had come into contact with. They introduced and kept using their own observations and adaptations, the result of centuries-long activity and of a selection process competently performed.

13. The pigments. The black pigment was obtained by controlled partial combustion of numerous wood essences (oak, birch, tree bark), of vine shoots, bones, nut shells, or peach kernels. Not all the details and justification for the uses assigned to each type of black have reached us through either written or oral testimonies. However some of them are known from different sources. In his manuscript Macarie of Căldărușani recommends to use a black obtained from the wood of a resinous tree to paint the pupils. He argues that “if you use the one you work on wood and canvas the color will fade”. Other *erminies* mention that a darker purple hue, like the one used to paint gray hair, is achieved by mixing black obtained from oak tree with a very well-specified white, obtained from the carbonated lime from old frescoes’

²⁵ Procacci U., in *The Great Age of Fresco. Giotto to Pontormo*, The Metropolitan Museum of Art, Art Editions “Il Fiorino, Florence, 1968.

²⁶ *Erminia picturii bizantine (Dionysus of Furna’s version thereof)*, C. Sandulescu-Verna (ed.), ed. Mitropoliei Banatului, Timisoara, 1979.

²⁷ Manuel Panselinos - Athonite painter from the Paleolog’s epoch (13th century). He was known as one of the greatest painters of frescoes. Most of these can be found in the Protaton Church, at Mount Athos.

²⁸ <http://www.macedonian-heritage.gr/HellenicMacedonia/en/B2.2.2.4.1.html>

mortar). At the same time a lighter shade of black used for more luminous backgrounds was prepared from vine shoots.²⁹

White pigments were prepared either from lime (slaked long ago or more recently, or from mortar of old frescoes separated from the painted layer and subsequently ground) or from chalk dust. The most used white pigment was made from lime recently slaked. The steps of the preparative process were: drying in the sun, followed by vigorous calcinations and slaking.

Although the compositions of the white pigments were very similar, like the black ones, the uses for each of them were different. It was known at the time that pigments with the same chemical composition could lead to different intensities as the sizes (respectively the granulations) of the particles differ. Each pigment transmits its own characteristics to the color it is used in. Thus, in painting the faces, it was recommended to use a white obtained from a calcium hydroxide prepared long ago. The white obtained (by a technology described in minute detail) from the mortar of an old fresco was recommended for mixtures of pigments used in painting backgrounds, gray hair and human flesh. This white pigment was made through a process during which the filling agents (from the old fresco mortar) had not been removed. There are also instances when the recommendation is to use white pigment, without any other specification (e.g. in painting the folds of clothing).⁹

Sometimes specifications were made regarding the use of the same “standardized” hues or colors for a certain part of the fresco. The white from the mortar of an old fresco was mixed with cinnabar or praseolite³⁰, while that obtained from recently slaked lime was mixed only with cinnabar in most cases. The chromatic accords and the great resistance over time also proved the pertinence of the centuries-old observations.

Testimony of the technical level of that epoch, the control of the quality of the raw material used to prepare lime white – hydrated either well in advance or freshly – was done by tasting (“not to be sour”).

The green pigments typically used in fresco were obtained from hydrated silicate of aluminum, magnesium and iron (the popular name found in *ermies* is praseolite), malachite³¹, or basic copper acetate (prepared from vinegar and metallic copper using a technology described by us elsewhere³²). The appearance of a basic copper chloride in small amounts in the green color is due either to its formation during the preparation of the copper acetate (due to the accidental presence of

²⁹ Leonida M.D., Mihalcu M., *Black organic pigments used by medieval painters*, The 34th Middle Atlantic Regional Meeting, Baltimore, June 2001.

³⁰ Hydrated silicate of aluminum, magnesium and iron. Can be found as a variety of altered iolite of a green color and greasy luster.

³¹ Basic copper carbonate. Fine, clear yellowish green, not reliably permanent when used as pigment. Found as major copper ore and, later, synthesized as Bremen blue. Used in jewelry too.

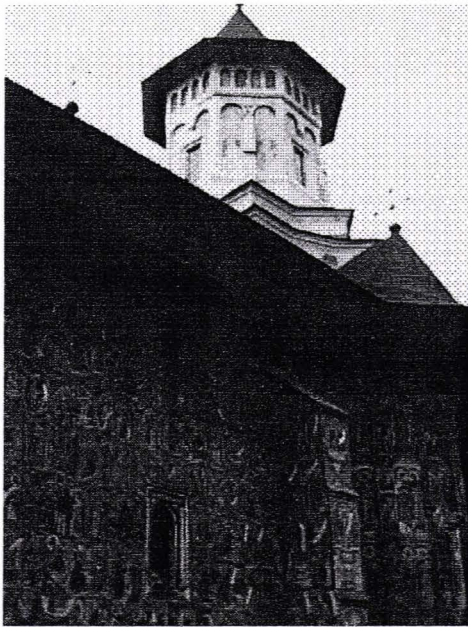
³² Leonida, M.D., Mihalcu, M., *About a green copper-based old pigment*, The 32nd Middle Atlantic Regional Meeting, Madison, May 1999.

chloride in the calcium hydroxide solution) or to its later formation, following a double exchange reaction.

When the green pigment had been prepared starting from iron oxide, darkening of the color often occurred. It was believed to be caused by the partial conversion of ferrous oxide into ferric oxide.³³

Each of these unique monuments fully painted on the out side have their individuality. Figure 3a shows the church of the Moldovița monastery, in Northeastern Romania, which has a wonderful green color as background for all its well-preserved exterior frescoes while the background at Humor is a dark red hue (Figure 3b).

Yellow pigments were first obtained from a natural “earth”, limonite³⁴. Some of the pigments were from local sources, others were imported (e.g. the Constantinople ochre). Their covering power and their hue were very skillfully used (technically speaking). By calcinations – briefly described in the *erminies* – new hues were obtained from a different type of ochre. Unlike Western Europe, in Southeastern Europe these new hues seldom had special names.



(a)

³³ http://en.wikipedia.org/wiki/Ferric_oxide

³⁴ Mixture of hydrated iron oxides. Found naturally as iron ore.

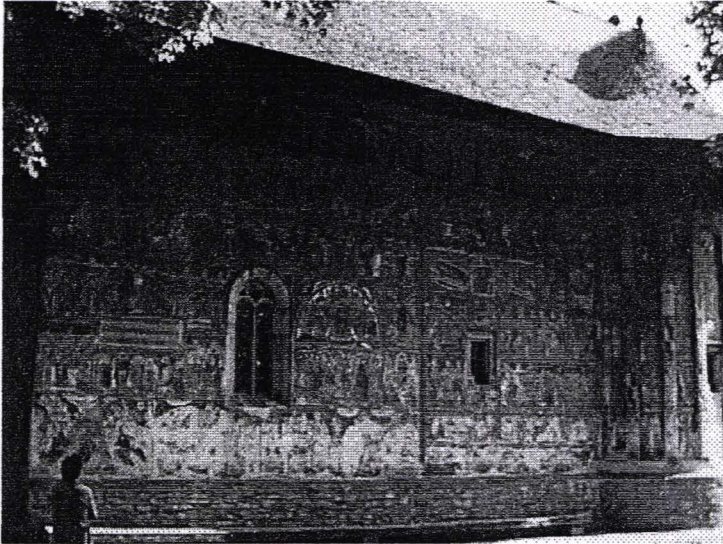


Figure 3. (a) The church of the monastery Moldovița (painted in 1537); (b) the church of the monastery Humor (painted in 1535)

As red pigments, minium and cinnabar (natural or synthesized in the painter's workshop) were used. The synthesized cinnabar was not purified as was recommended in Theophrastus' book³⁵. Also as red pigment, some aluminum silicates tinted by iron oxide were used.

It is interesting to note that the Romanian painters, unlike Pliny the Elder, knew that cinnabar and minium were two different compounds and that they behaved differently when exposed to the atmospheric agents. Skillfully, knowing their pigments, the fresco painters recommended in an *erminie* (considered to be a compilation of Panselinos' teachings and Theophrastus' book) to use minium only when painting the red of the cheeks. At the same time, for lips, they recommended either a mixture of cinnabar with ochre and black or cinnabar with lime white, or cinnabar with burned umbra and black.²⁰

The brown pigments were made of natural or burned *umbra*³⁶ mixed with black (in a 1:1 ratio), and with some iron oxides either natural or roasted. They were used for the shadows around the eyes, nose and arms, etc.

The most frequently used blue pigments were natural azurite³⁷ and *lapis lazuli*³⁸. Concerning the *lapis lazuli*, some *erminies* pointed out that it had to be

³⁵ Theophrastus, *History of Stones*, English version Sir John Hill, ed., C. Davis, London 1774. Chemistry - basic copper carbonate. It is found as minor ore of copper and it is used as ornamental stone, pigment, and in jewelry.

³⁶ Mihalcu, M., *Fața nevăzută a formei și culorii*, Ed. Tehnică, Bucharest, 1996.

³⁷ Basic copper carbonate. It is found as a minor ore of copper and it is used as ornamental stone, pigment, and in jewelry.

mixed with some indigo and with calcium carbonate or lime white for better resistance over time. "Voronet Blue", a color obtained from lapis lazuli, has been added to the lexicon of art alongside colors such as the "Titian Red" and "Veronese Green". Its magnificent fresco representing the Last Judgment, placed on the West wall (Figure 1) is known world-wide.

14. In most cases the colors were prepared by controlled grinding with water or a solution of calcium hydroxide. As in Cennini's book, it is often mentioned in the *erminies* that the more thorough the grinding is, the more adequate the pigment would be ("... grind it fine, to butter consistency..."²⁰).

For a better "acceptance" of the color by the last mortar layer the *erminies* pointed out that if a thin skin of calcium carbonate had been formed on the mortar, openings were made in it with the trowel before applying the colors. This way the water from the wet mortar seeped out becoming part of the pigment vehicle. Following the chemical reaction with the carbon dioxide from the air and formation of calcium carbonate, the painted layer could still be entrapped in its crystalline structure.

The Romanian fresco painters used only pigments with great covering power and nowhere is mentioned a difference between them concerning the granulation control, the breaking up or the normalization of the pigment particles. When a pigment did not resist the action of calcium hydroxide it was mixed with creamed milk and then applied on plaster which was dried less.

The appearance in the *erminies* of some vague indications regarding compositions of some color preparations to which egg or a boiling bran solution had been added led to the controversy (centuries ago) if all the painting considered *buon fresco* in the Romanian Middle Ages was actually true fresco. Tempera, unlike the old Russian fresco where it was used for thin superposed layers, represents in the work of the Romanian painters retouching or later restoration.

A certain waviness in the surface of the fresco mortar seems to be due to a technique by which the improvement of the general aspect of the work was attempted. The surface seems to be intentionally wavy, targeting a more vibrant light effect, achieving both a matte finish as well as the transparency of water color in some instances or oil or pastel reflexions in some other instances. There is neither in the Romanian old painters' manuscripts nor in the memories of the younger ones any specification about the use of technology to obtain a fresco with a very polished, smooth and tough surface. We also did not find even vague recommendations like

³⁸ Sodium calcium aluminum silicate sulfate. For centuries it was the most expensive pigment. It was replaced by synthetic ultramarine.

Cennini's or Battista Alberti's³⁹ regarding the finishing of the last mortar layer by means of a wet brush or the handle of the trowel.

15. The thin brushes (round, stiff or pointed) used in fresco painting by the Romanian artisans were made of mule mane hairs, mule jaw hair or hair above the hoop of the ox (the round brushes), and also from goat and squirrel straight hairs (the pointed brushes). Badger hairs or hairs from the tail of a cow did not appear to have been used as it was the case with Russian frescoes.

Combed hairs, very well cleaned and of the same length were tied with a thin thread and then inserted into the feather of an eagle or another bird. In case the hairs were not straight, the *erminies* suggest straightening by means of "yellow sticky earth".

The big brushes were made with pig hair. There are no recommendations as in Cennini's treatise to use white hair only. Before being tied to a wooden handle, the hairs were either tied with a thread or glued with melted conifer resin.

All brushes were kept during work in and later cleaned with a dilute calcium hydroxide solution.

Fresco is a form of art requiring a thorough knowledge of materials and high technological skills in order to make an art work which can stand time and weather agents (especially when painted on external walls). The passing of time and poor restorations have worsened the condition of many a mural in different countries. In a country with limited resources restoration of religious monument was very scarce and the elements were the only enemy. The frescoes existing in Romanian churches (some from as early as the 1300s) are a testimony to the talent and skills of the painters from that area during the Middle Ages and their success in producing masterpieces which passed successfully the test of time in a place with a trying continental weather pattern.

The manuscripts containing the recipes the fresco painters used when preparing pigments and painting frescoes show their advanced knowledge of materials and the fact that they raised their technique to heights which few of their peers attained. The same "books of painting" also help understand the place the Romanian fresco painters held in the Europe of their time and the connections they established with schools of painting from other countries.

³⁹Alberti, B. *De Pictura* (1436, dedicated to Brunelleschi), *De Re Aedificatoria* (1452) and *De Statua* (1464). Alberti was a theoretician: he gave a scientific basis to works of art and ennobled the figure of the artist, placed painting, sculpture and architecture on the same level as literature and philosophy. In his writings he craftsman became an intellectual.

MAISONS RURALES MUSULMANES
dans la Dobroudja roumaine
Quelques notes.

Paul Petrescu
1973

La population musulmane des deux départements de la Dobroudja, Constanta et Tulcea, les seuls ayant resté sous administration roumaine ¹ est composée surtout de Turcs et de Tatares. Les premiers s'installent dans la région à partir du XVI-ème siècle, les deuxièmes arrivent au XIX-ème. L'ensemble de cette population totalisant dans les années quatre vingt à peu près quarante mille âmes ; S'ajoutent les descendants des minorités kurde, tcherkèze et tsigane qui sont les adeptes de la même religion.

La population musulmane de la Roumanie est confinée essentiellement à ces deux minorités, les Roumains n'ayant pas adopté cette religion, comme cela est arrivé en Albanie (75 % musulmans), en Bulgarie (la population des Pomaques tourne autour de un million), dans quelques régions de la Yougoslavie (Bosnie, Herzégovine, Macédoine, 17 %) ; ces pourcentages n'incluent pas les Turcs.

Les Tatares et les Turcs de la Dobroudja représentent la branche située le plus au nord du sud-est européen. Ils conservent leur langue et leur religion et leur vie sociale est particulièrement intéressante. Ils ne constituent par un groupe homogène, la religion étant le seul aspect qui les réunit. Bien plus nombreux par le passé, les Turcs ont émigré en Anatolie surtout à la suite de la deuxième guerre mondiale suite à l'appel lancé par Kemal Atatürk, laissant aux Tatares la première place dans la Dobroudja en ce qui concerne leur nombre. Ces derniers comprennent deux groupes, les Tatares de Crimée et les Tatares Nogai, selon leur région d'origine, la Crimée et la steppe des Nogai. Ils quittent leurs régions d'origine suite aux guerres russo-turques.

Les Tatares n'ont jamais été nombreux dans la Dobroudja ; le géographe suisse Pittard ² appréciait (vers 1910, époque où il parcourait la région) à 30 mille. Ils sont les descendants de divers groupes ayant séjourné primitivement dans la Russie méridionale.

Selon nos observations (effectuées entre 1949 et 1969), lorsque j'ai recueilli des observations concernant surtout leur culture populaire, matérielle et spirituelle, également dans le milieu ruraux et urbains, on trouve les Tatares

¹ Le « Cadrilatère », qui comprend deux autres départements, est passé sous administration bulgare, suite aux pressions exercées par le pacte Stalin-Hitler (Ribbentrop-Molotov) en 1940. Presque en même temps, et dans les mêmes conditions politiques et militaires, la Roumanie allait perdre une partie de la Transylvanie, la Bessarabie et une partie de la Bucovine.

² Eugène Pittard, *La Roumanie*, Paris, Bossard, 1917, p. 274).

situés surtout vers le centre de la province, les Turcs surtout vers le sud. Les observations qui concernent les constructions concernent les petites villes de Medgidia et de Mangalia, et les villages de Biulbiulul Mare, et Biulbiulul Mic, Topraisar, Azaplar (qui porte aussi le nom roumain de Tataru), Osmancea, Sarighiol (en roumain Albesti), Chiragi, Izvoru Mare, Bairamdede (en roumain Independenta), Bas Punar (en roumain Fântâna Mare), Becter et Chioseler. Les principales informations concernant les Turcs ont été recueillies aux villages de Bas Punar et Sarighiol, et pour les Tatares au village de Biulbiul, Azaplar et Topraisar.

Des informations sur les vieilles maisons de Turcs ont été recueillies aussi dans les centres urbains de la Dobroudja, comme à Tulcea, Mîcin, Isaccea et surtout Babadag, ville qui comprend des monuments médiévaux importants (djami, mausolée, école). Il s'agit d'une ville anciennement centre ottoman administratif et militaire important qui avait, semble-t-il, aux XVIII-ème et XIX-èmes siècles une population d'approximativement cent mille habitants.

Le milieu naturel et le contexte social et économique traditionnel des habitats ottomans et tatares de la province peuvent être reconstituées à travers nos observations directes et les informations fournies par les habitants et par le Grand Dictionnaire Géographique de la Roumanie ³, publié à un moment proche des études de Pittard. En voici quelques extraits, accompagnés par nos observations personnelles.

Le village de Azaplar comprenait plusieurs hameaux (Azaplar, Carachioi, Erebiler, Mustafaci) est situé sur le plateau de la colline Ara-Burun (117 m.). Sur le territoire du village se trouvent 34 petits tertres artificiels, points d'observations ou d'orientation et probablement, quelques-uns, abritant des tombeaux. Des vallées sèches (« *dere* »), traversées par des torrents d'eau seulement à l'occasion des pluies. Les maisons, regroupées sans règles, sans jardins ni vergers, mal construites et quelques-unes ruinées. Le territoire de la commune comprend 10.150 Ha, dont 10 sont occupés par les habitats (204 maisons). Le village de Azaplar d'où proviennent mes informations avait vers la fin du XIX-ème siècle 2200 Ha dont 40 représentaient l'habitat (99 maisons) habitées par 63 familles, ce qui veut dire qu'un tiers des maisons était déjà déserté. Il y avait 452 Tatares, qui étaient majoritaires, et quelques Turcs. L'ensemble de la commune comprenait vers 1895-1896 192 familles et 920 habitants. Du total du territoire à peu près 5 mille Ha représentent des terres agricoles cultivées, 200 Ha pâturages ; 2500 Ha arables n'étaient pas cultivés.

L'appartenance des terres est significative pour l'époque ; 3600 Ha des terres cultivées appartenaient aux habitants, le reste appartenait à l'Etat et aux grands propriétaires. Les terres arables non cultivées appartenaient aux habitants. Les pâturages appartenait majoritairement à l'Etat et aux grands propriétaires. A

³ *Marele Dicționar Geografic al României*, Bucarest, 1898.

noter que les terres qui appartenait à l'Etat étaient exploitées par des grands propriétaires qui les travaillaient en payant des sommes peu importantes. Les terres arables des grands propriétaires étaient travaillées à l'aide de travailleurs venus d'autres régions du pays (surtout de Valachie et de Petite Valachie, moins de Moldavie). Les terres importantes cultivables mais non cultivées ont facilité le développement de l'élevage, une bonne partie des éleveurs étant des bergers (« *mocani* ») roumains arrivés de Transylvanie, de la Valachie et de la Moldavie qui étaient aussi propriétaires des pâturages.

A en juger d'après le nombre de charrues (48 pour toute la commune), l'agriculture était peu développée. Par contre, l'élevage était prospère car il y avait 447 chevaux, 781 bovins, 10 buffles, 11.650 moutons, 56 chèvres et 31 cochons (ces derniers n'appartenaient pas à des musulmans). Les habitants allaient à Murfatlar lors des foires pour acheter des produits manufacturés, du vin, des outils agricoles ; ils vendaient des céréales, des animaux, de la laine, du fromage. L'image de l'économie locale est stagnante et une population musulmane déclinante au point de vue démographique. Des roumains entreprenants, arrivés d'autres provinces et conduisant de grands troupeaux d'animaux, surtout moutons, commençaient travailler aussi les terres agricoles disponibles en faisant appel à d'autres roumains venus d'ailleurs. Les villages anciennement roumains de la province, qui occupent l'espace voisin du Danube depuis le nord et jusqu'au sud, avaient conservé leur richesse ; le processus démographique positif leur permet même d'aller peupler d'autres terres.

Baş-Punar (roumain Fântâna Mare) est installé sur une vallée sèche bordée de hautes parois en pierre ; elle occupe un espace un peu plus large et avec des bordures moins rocheuses. La vallée a été formée par un ancien cours d'eau qui traversait le plateau de la province. Le village est caché à la vue, on l'aperçoit seulement lorsqu'on se trouve à une centaine de mètres de distance. On aperçoit alors des maisons en pierre et en argile, recouvertes de tuiles creuses. Des clôtures longues, en mauvais état, séparent les cours. La désolation des constructions est facilement visible. Les fermes semblent installées au hasard, sans aucun ordre et presque sans ruelles. Une unique ruelle importante court le long de la vallée et à côté de la grande fontaine en pierre de taille ; une inscription en turc et un long abreuvoir en pierre de presque 80 mètres complètent l'ensemble. D'autres pierres du monument semblent avoir été pris à l'antique monument romain de Adamklissi qui se trouve à une vingtaine de kilomètres de là. Sur les parois en pierre de la vallée sont installées trois petits moulins à vent, chacun mis en mouvement par 8 ailes.

Le village est bordé par des petites hauteurs ; vers l'ouest Bas Punar Bair, vers nord-ouest Ceşme Bair, vers l'ouest Tuzla Mozarlic Bair, vers sud-ouest Ciali Perde. Dans cette même direction est situé le cimetière du village marqué par de grands blocs en pierre, quelques-unes portant des frises, architraves, colonnes, déplacées ici depuis les nombreux monuments romains de la Dobroudja.

Le cimetière a lui aussi un aspect désolé ; il abrite entre autres la tombe d'un hodja près duquel pousse un vieil arbrisseau sur les branches duquel sont suspendues des lambeaux de tissus colorés, des rubans, des petits billets en papier qui portent les prières de fidèles musulmans, chrétiens aussi. L'arbre est égaré parmi les pierres qui marquent les tombes, les rosiers sauvages.

L'habitat villageois semble récent. La population était entièrement turque ; après 1900 s'installent ici aussi des familles turques arrivées de villages voisins, villages dont la majorité de la population était partie vers l'Anatolie ; restés seuls ils se sont réfugié à Baş-Punar. A la même époque sont arrivées des familles roumaines choisies parmi les vétérans de la guerre de 1877-1878. Les pâturages du village abritaient depuis longtemps les troupeaux de moutons des bergers transylvains, dont une partie s'est installée ici même.

Le village quelques quartiers (*malesî*) qui occupent les détours que fait la vallée où les courants passent plus difficilement. La Ceauşlar Malesî abrite les gardiens et les fonctionnaires ; la Babagran Malesî abrite les richards ; la Cinghene Malesî abrite les Tsiganes ; la Colonist Malesî abrite les turcs venus d'ailleurs ; la Kiurtler Malesî abrite quelques habitants d'origine kurde arrivés du Cadrilatère ; la Ciocoi malesî est le siège du grand propriétaire. L'ensemble met en évidence le caractère composite du village constitué de populations arrivées de différents endroits.

Les maisons, installées au milieu d'une grande cour, sont plutôt de petites dimensions. La djami, petite, sans minaret, et l'école sont situées vers le centre, non loin de la fontaine n pierre. Les troupeaux venir s'abreuver ; les femmes du village, habillées de *feredje* noir prennent l'eau dans des chaudrons en airain portés deux par deux sur les épaules soutenues par une planche. Vers 1895 le village avait 27 maisons habitées par 16 familles comportant 78 personnes. Dix maisons étaient abandonnées car vite après 1877 les gens ont commencé à quitter le village. Ils ont vendu leurs terres qu'ils possédaient avec des *tapié* délivrés par l'autorité ottomane, à un colonel roumain, vétéran de guerre. Celui-ci a réussi ainsi a réunir 1500 Ha qu'ila vendu par la suite à un grec. La propriété a été achetée avant 1916 par un berger transylvain qui était installé à Bairam Dede, à 4 kilomètre distance. Le prix de la terre a été un mouton pour un Ha. Des gens travaillaient pour ce « boïer » qui en fait n'en était pas un, car il était un simple berger. Seuls les paysans turcs qui avaient des animaux louaient les terres pour les travailler. Le boïer offrait la terre, et le paysan offrait son travail, les graines, les animaux, les outils. Lorsque la récolte était prête, les paysans formaient avec les produits cinq tas et le propriétaire choisissait deux pour lui. Les paysans étaient obligé par-dessus de transporter les produits à la cour du boïer

La terre est fertile, le blé et l'avoine se développaient bien, le maïs aussi. Avant 1916 il y avait de nombreuses ruches ; les paysans turcs les transportaient en été dans les forêts voisines. Abattues à commencer par la même époque, le paysage est aujourd'hui aride, sec,, la poussière se promène librement. Par le

passé les gens quittaient leur village pour travailler dans les villages voisins. Les Turcs étaient appréciés pour leur honnêteté et la qualité de leur travail. Ils étaient payés en argent et en nature, par exemple ils recevaient 8 boisseaux de maïs après avoir fait la récolte sur un hectare. Les gens fréquentaient les foires de Murfatlar pour les céréales, de Medgidia pour les chevaux et les bovins ; à Cara Omer (le nom roumain est Negru Vodă) il y avait une foire chaque semaine. Au village de Dobromirele ils allaient pour les légumes et les fruits. En 1953 m'ensemble du village a été collectivisé.

Biulbiul (dont le nom a été traduit par alouette, mais la traduction exacte est celle de rossignol) comprend quatre hameaux, le plus grand étant le Biulbiul le petit (!). L'un des hameaux avait 3634 Ha dont 26 étaient pris par l'habitat et avait 119 maisons, 115 familles et 683 personnes, tatars et turcs dont la principale occupation était l'élevage. Le deuxième hameau avait 2710 Ha dont 26 représentent l'habitat qui comprend 46 maisons habitées par 8 à familles turques et tatars qui pratiquent l'agriculture et l'élevage. Vers 1951 la population du premier hameau comprenait 981 Roumains et 310 Tatars ; le deuxième comprenait 767 Roumains et 283 Tatars. Les Turcs et les Tatars (à peu près 500 personnes) ont quitté le village en 1921 et 1935.

Les maisons sont en pierre et en briques en terre (roumain, *ceamur*, *chirpici*). Les parois sont en général épaisses pour mieux conserver la chaleur en hiver. Les toits sont bas et recouverts par des tuiles creuses (que les gens appellent « turcești », turques). Les plans reflètent souvent l'existence des familles étendues. De nos jours dominant les maisons destinées à un seul couple marié.



Maison longue habitée par deux frères turcs
(Baş-Punar, foto Paul Petrescu, 1974)



Maison neuve typique pour les villages de la Doubroudja
(foto Paul Petrescu, 1974)

CONNOTATIONS TRADITIONNELLES DANS LE MILIEU MENTAL ET CULTUREL URBAIN ¹

Radu Răutu

Centre de Recherches Anthropologiques
«Francisc I. Rainer» de l'Académie Roumaine

Dans la dynamique si sensible de l'imaginaire populaire urbain de la dernière décennie du 20^{ème} siècle, tout comme actuellement d'ailleurs, la présence de la mentalité rurale est une dimension qui s'impose à notre attention.

L'observation n'est pas du tout surprenante si l'on prend en compte l'histoire plus ancienne de la constitution du milieu urbain roumain et l'histoire plus récente de nos villes qui atteste un changement démographique imposé par une politique d'industrialisation forcée, dont le but était la création de « *l'homme nouveau* » de la société socialiste. La population rurale a ainsi été encouragée à s'installer en ville, phénomène normal et qu'on retrouve dans les sociétés occidentales. En Roumanie, la collectivisation forcée des villages a « aidé » en ce sens.

C'est ainsi que dans les années 1980, participant à une recherche scientifique dans le cadre d'un échange académique, un anthropologue occidental observait dans une conversation non officielle, avec clairvoyance et non sans une pointe d'ironie, que « *Bucarest est une ville de paysans* » ². Il a développé ensuite cette observation, et ceci après de nombreuses années de travail sur le terrain, appréciant positivement la contribution du rural au monde bucarestois.

Le paysage culturel roumain a toujours connu une vive dynamique entre le patrimoine rural et urbain. Les composants traditionnels de ce processus n'étaient pas chargés de conflits épistémologiques marquants. Il s'agissait plutôt d'une fusion lente, subtile, par laquelle se constituait un imaginaire collectif avec une spécificité indéniable et une capacité d'assimilation et d'ouverture remarquable.

Une influence majeure, tant par son nombre mais surtout par sa signification à l'intérieur de cette spiritualité (de l'imaginaire), se produisait du village vers la ville. La pénétration du patrimoine rural était plus efficace dans les milieux sociaux de passage, les groupes humains, les segments de population qui gardent une liaison continue avec le village, tandis qu'ils deviennent au fur et à mesure citadins.

Il y a, bien sûr, le milieu typique mais non fermé de la banlieue, sans aucune connotation socioculturelle péjorative, un monde en lui-même, dans lequel

¹ La traduction française est due à Ruxandra Butică.

² Karnooh, Claude, *L'invention du peuple. Chroniques de Roumanie. Essai*, Paris : Arcantère, 1990. Traduction roumaine., *Români. Tipologie și mentalități.*, Bucarest : Humanitas, 1994.

les attitudes, la mentalité, la créativité s'ouvrent également vers le rural et l'urbain.

On peut se demander si une telle migration du village vers la ville n'a pas justement été précédée par cet influx spirituel, d'autant plus que l'interpénétration était principalement locale, entre le centre citadin et les zones locales avoisinantes.

Plus près de chez nous, l'interpénétration de la spiritualité du village et de la ville, encore plus intensément présente, connaît un changement de direction. Aujourd'hui, une influence massive se dirige de la ville vers le village, avec des implications ou conséquences facilement saisissables, mais dont le résultat est encore difficile à estimer. Ce type d'approche du thème de l'imaginaire populaire ne se limite pas à une vision sociologique. Tout au contraire, elle nous oblige à une exploration d'anthropologie culturelle. Il s'agit donc d'une tentative de situer et de comprendre l'individu dans son champ existentiel et le groupe humain dont il appartient, traité dans une expérience globale de vécu.

Surprendre sur le vif certains instantanés de l'imaginaire populaire - qui ne sont autre chose que des fragments d'une réalité culturelle « globale » - n'est pas une simple technique de travail mais une circonstance, à son tour « totale », par laquelle l'objet d'étude et le sujet sont conjugués inextricablement.

Dans ce domaine privilégié, constitué par la spiritualité dans sa dimension individuelle ou collective, surtout par la présence mutuelle mentionnée plus haut, la subjectivité est libre et délivrée, à condition que l'acte de recherche soit inscrit dans une méthode que notre code scientifique nomme « qualitative ».

« La Fleur de la Chance », dont il est ici question, a fait son apparition dans un paysage composé de sables mouvants, et comme il s'agit d'un symbole, on pourrait se poser la question de savoir comment il est apparu.

En ce qui nous concerne, nous avons appris « l'arrivée de la Fleur de la Chance », tout comme son existence, à travers les médias. *« Un nouveau talisman nous garanti le bonheur. « La Fleur de Chance » conquiert Bucarest. Une admiratrice de notre journal en a offert un exemplaire à la rédaction : « Un exemplaire de la plante consacrée sous le nom de « Fleur de la Chance » a été offert à la rédaction de « Evenimentul Zilei » par une distinguée dame. « La Fleur de Chance » ne peut être achetée, elle ne peut qu'être offerte et cela seulement aux personnes qui vous sont chères. Après avoir été offerte, elle doit être tenue dans une infusion de thé naturel, avec deux cuillères de sucre, infusion qui doit être renouvelée tous les jours. Après exactement une semaine, elle se défait soigneusement en deux parties. L'une d'elle est gardée et l'autre est donnée à un ami. Ce cycle se répète pendant trois semaines (le chiffre trois étant un chiffre magique). A la fin du cycle, on garde la dernière « fleur » qui est mise dans un endroit tranquille, dans une petite bourse liée d'un ruban rouge.*

La plante est un ami proche de l'homme, d'autant que celui-ci l'entoure de tendresse, lui parle avec douceur et lui met de la musique agréable. C'est

seulement ainsi qu'elle peut garder ses célèbres vertus. Elle porte évidemment un nom. La fleur offerte à notre rédaction est la fille de Paridora et la nièce de Grizilda.

Le journal « Evenimentul Zilei » organise un concours, à la suite duquel les lecteurs vont baptiser notre fleur. On lui donnera le nom le plus souvent rencontré dans vos propositions. Les prix seront les trois petits successifs de la fille de Paridora. Les dernières propositions, faites par n'importe quelle voie, peuvent arriver jusqu'au dimanche 2 mai. »³

On pourrait supposer que de la même manière la plupart des lecteurs, appartenant à des catégories socioprofessionnelles les plus diverses, ont appris l'existence de la « Fleur de la Chance ». Jusqu'à un certain point, l'histoire de cette fleur nous semble connue. La première association que chacun peut faire, a été celle avec « la Grande Dame », « la Mandragore » Est-elle la nouvelle venue capable de chasser de ses droits « la Grande Dame », si puissante dans les pratiques magiques traditionnelles ?

Si oui, il reste à découvrir de quelle manière l'imaginaire populaire et ses manifestations ont investi l'intruse avec des propriétés ou des droits ? Quelles étaient les faiblesses ou la vulnérabilité des anciennes croyances et rites construits et longuement conservés autour de la Mandragore ?

Sans avoir l'intention de procéder à une juxtaposition des croyances et des actions liées à chacune des ses représentations, nous tenterons pourtant de faire une comparaison. L'une et l'autre vont nous conduire, nous introduire dans un univers spécifique, se situant non seulement sur une ligne d'intersection de ces univers, mais aussi au milieu d'un processus de fusion, soumis à des procédés culturels d'accélération, comprenant en cela la rapidité avec laquelle l'emboîtement a lieu.

Que dit-on de l'origine de la Fleur de la Chance ? Il est intéressant de constater que personne ne lui reconnaît le statut de plante. Elle est nommée « la Fleur de la Chance », l'accent principal tombant sur la catégorie de « chance » et non pas sur celle de « fleur ». Dans l'acte d'attribution de noms, les choses se passent comme si la chance pouvait fleurir. Ce syntagme peut être lu comme « la floraison de la chance », c'est à dire, sa prolifération. La fleur se multiplie, et comme nous le verrons plus loin, « les petits » doivent être donnés à leur tour, étant des transmetteurs du même bien-être.

Mais dans la mentalité traditionnelle, la Chance est une catégorie capricieuse. La plupart du temps, elle apparaît comme donnée, quoique non d'une manière fataliste. Dans nos contes du type « la Raison et la Chance », la première est victorieuse mais la sagesse populaire dit : « celui qui n'a pas de chance, n'en aura pas depuis la naissance et jusqu'à la mort ». Ou « celui qui n'a pas de chance le matin, n'en aura pas non plus le soir » ou « fais-moi, maman, chanceux et jette-

³ *Evenimentul zilei*, 28 avril, 1993.

moi dans le feu ». La chanson populaire dit aussi : « *Viens maman, à la foire. Viens et achète-moi de la chance. Mon chéri, sois sage. La chance ne se vend pas. Si la chance était à vendre, tout le monde l'aurait. Le riche l'achèterait, le pauvre ne l'aurait jamais.* »

La chance tient de la condition individuelle de l'homme, elle est attribuée sur la base de certaines lois, difficilement compréhensibles, elle ne peut pas être transférée par un procédé généralisé et qui soit efficace. Or « la Fleur de la Chance » veut, à travers l'imaginaire populaire, réaliser un tel transfert, c'est à dire une prospérité généralisée. Objets ou autres talismans, portant chance, apparaissent dans les pratiques populaires liées à des coutumes, croyances et rites de protection. Cette fonction apotropaïque se retrouve chez la « Fleur de la Chance » (séchée, elle est portée, fermée dans une petite bourse). Selon les informations dont nous disposons, il paraît que la Fleur de la Chance ne se conforme pas tout à fait au modèle traditionnel et actif, nonobstant des rapprochements et ressemblances évidentes peuvent être déjà mentionnées. Ce manque de concordance, non pas avec le mythe de la Mandragore, mais avec un mode de pensée global, nous l'avons considéré comme une malchance possible pour la Fleur de la Chance, le signe indicateur dans cette direction étant fourni par le concept folklorique métaphysique de « la Chance ».

Il est encore plus intéressant de constater que l'ambiguïté ou les antinomies qu'on retrouve autour de la représentation de la Fleur de la Chance, sont encore plus nombreuses et plus profondes dans le cas de la Mandragore. Mais dans ce cas, les ambiguïtés, les antinomies, les dichotomies, sans être explicitement éliminées ou conciliées, sont refondues dans les registres les plus profonds d'un mode de pensée et d'être, d'une sensibilité propre à l'ethnie.

La Fleur de la Chance vient de nulle part. L'imaginaire collectif évite non seulement l'incidence cognitive entre une certaine catégorie comme la Chance et l'acceptation de nouvelles significations, charge cette incidence avec ses propres causes profondes. La pénétration si rapide de la Fleur de la Chance doit être expliquée par ce « nulle part », un endroit inconnu, situé d'abord en Asie et ensuite les alternatives plus rapprochées et géographiquement plus circonscrites, comme un monastère « saint » du Tibet, etc. L'origine est et doit être sacralisée quand la formulation proprement dite devient : « le saint monastère ». ⁴

Tout se passe dans l'imaginaire populaire comme s'il y avait eu au début une seule « Fleur de la Chance », qui a été « amenée » dans un but précis. Elle n'est pas d'ici et elle n'a pas été découverte par les gens d'ici. Elle est donc « une étrangère ». Ce fait a des conséquences d'ordre émotionnel et il est donc vu avec réticence, sinon avec peur.

Il est intéressant de suivre comment ces paramètres se mettent en mouvement, en fonction de catégories professionnelles ou culturelles, d'autant

⁴ « Ma sœur me dit avoir entendu qu'elle serait venue d'Asie, de l'Orient, d'un monastère saint du Tibet ». (Inf. terrain, A.I.-M., étudiante en psychologie, Bucarest).

plus que durant cette période la mentalité et les attitudes des gens sont très sensibles et les mutations peuvent être brusques, quelquefois imprévisibles.

La Fleur de la Chance ne présente pas d'intérêt en tant qu'élément spécifique, mais justement en rapport avec ces coordonnées d'acceptation, d'assimilation et de réaction. Elle a donc la qualité d'un stimulus extérieur.

Entre ces attitudes et cette mentalité, il faut mentionner *le besoin d'espoir*. Ce dernier présente une bivalence difficilement conciliable : d'un côté, l'aspiration, toujours présente, qui est un véhicule extraordinaire de l'imaginaire populaire ; de l'autre, l'ancrage dans le concret, un *maintenant* et un *ici*, d'ordre matériel, imposé par les conditions de vie de la population, misérables dans sa plus grande partie. La Fleur de la Chance se situe depuis le début dans une zone de contact et de rupture, soumise à un examen prompt, à une épreuve d'efficacité et de crédibilité.

En observant durant quelques mois la présence et le poids de la Fleur de la Chance dans l'imaginaire populaire bucarestois, nous avons pu relever quelques données intéressantes. Une première observation est que ce rituel semble s'inscrire dans une dynamique intense, rapide. Or les gens parlent de plus en plus d'une agglomération de faits, d'événements et aussi d'une accélération de l'écoulement du temps. Ils expriment donc une perception modifiée de celui-ci, un cognitivisme dans lequel la coordonnée temporelle est de plus en plus vulnérable, et cela non seulement dans le registre du fait quotidien, mais comme il a déjà été dit, dans celui du symbole.

En fait, dans les prémisses de la ritualisation de la Fleur de la Chance un rythme alerte est déjà signalé, imposé. La Fleur de la Chance doit être gardée pour une durée maximale de trois semaines et par la suite elle doit être séchée et l'influence positive - diffuse se perpétuerait par la poussière portée par le bénéficiaire. Celui-ci est probablement l'un des aspects les plus notables du comportement collectif- *le temps accéléré, la condensation rituelle*- qui a facilité l'acceptation de la Fleur de la Chance, les croyances et la gestuelle qui l'entourent ont correspondu à un critère pragmatique de vérification quasi immédiate. La question qui revient le plus souvent entre les pratiquants du rituel est : « *comment vas-tu depuis que tu l'as ?* »⁵

La ritualisation est donc, dans la mentalité et la croyance collective, presque synonyme à « *l'investissement* », le terme se rapportant premièrement à la

⁵ Inf. terrain : « Depuis que je l'aie, j'ai de meilleurs rapports avec les membres de la famille. Il y a plus d'ordre et d'harmonie à la maison » (N. P., technicien, Bucarest) ; « l'élève Ad. G., depuis qu'il a reçu une toute petite de madame le professeur, il n'a eu que des bonnes moyennes à l'école (N. V.) ; par contre, l'élève I. G. n'a pas réussi l'examen d'admission à l'université parce qu'il n'avait pas la Fleur de la Chance » (N. V., chercheur scientifique, Bucarest) ; « ...ce fut la première session où je n'ai raté aucun examen ! » (B. C., étudiant, Bucarest) ; « tous les événements où j'ai eu de la chance furent liés à la Fleur de la Chance » (A. I.-M., étudiante) ; « Je me suis réconciliée avec mon mari, on a réussi à s'acheter un réfrigérateur... Ça va tellement bien, il a de la paix et de la bonne entente à la maison ! » (M. G., biologiste, Bucarest)

condition matérielle. Le fait est en contradiction - du moins en apparence - avec le caractère subjectif, émotionnel, de la pratique rituelle, car, comme on l'a vu, La Fleur a un nom, donc il faut lui parler avec douceur. Elle fait des petits, ceux-ci sont donnés de la même façon que l'on donne les petits des animaux domestiques, etc. D'un côté donc, le rituel s'inscrit pragmatiquement et sans implications métaphysiques ou spirituelles, de l'autre, intervient ce registre de subjectivité et émotion ample.

Si nous prenons en considération les deux aspects, nous allons les voir en contradiction, ce qui préfigure la vulnérabilité de ce rituel. Il était donc à prévoir que le destin de la Fleur de la Chance sera de courte durée et n'aura pas une audience profonde.

Dans le paysage de l'imaginaire populaire, la présence de ce rite peut être comparée ou encadrée dans la rubrique « fait divers », la formule à laquelle on recourt ne manquant pas d'une charge socioculturelle, si nous pensons que l'une des voies d'entrée a été en fait la presse. Nous disons, l'une des voies, car plus que probablement, le média écrit n'a fait autre chose que signaler un fait déjà existant.

Une analyse plus profonde de la manière dont ce rituel est entré et a évolué dans l'imaginaire collectif, en nous servant de lui comme d'un exemple, comme d'un cas, nous permet de saisir des aspects et des structures de plus en plus étendus de la psychologie collective. Toutefois, le fait s'inscrit dans une constellation dont la constatation, la consignation et l'analyse rendent possible l'affirmation de l'ethnologie de l'urbain, d'une anthropologie de « l'immédiat ».

Dans le milieu rural, le rituel respectif n'a eu aucune résonance. Pour comprendre pourquoi la Fleur de la Chance est apparue et a pénétré dans la ville et non pas dans les villages, nous allons esquisser une présentation parallèle de ce nouveau rituel avec une cérémonie archaïque mais toujours d'actualité, « la cueillette de la Mandragore ». Mais avant cela, nous allons faire appel à un aperçu de notre patrimoine collectif folklorique.

Les croyances populaires des Roumains affirment que tout ce qui est, tout l'univers manifesté perceptiblement a été créé par Dieu, d'après une loi. Il y a dans la vision traditionnelle « un ordre » des choses qui sont en paix, en faisant la paix les unes avec les autres. En d'autres mots, est affirmée l'existence d'un ordre universel ou cosmique et la nécessité d'une harmonie initiale.

Dans cet ordre, dans lequel tout a un sens comme partie ou comme ensemble, et où chaque partie a sa place, l'homme est le seul qui se réjouit d'un statut spécial. Tout est fait selon la loi, mais l'homme a une destinée. C'est une investiture ontologique et éthique en même temps, parce que l'homme est responsable de tout ce qu'il fait.

Les croyances dans le destin semblent impliquer une absence de liberté, implicitement dans la plénitude de la condition humaine. Mais les mythes à caractère cosmogonique, comme on peut les lire dans les croyances populaires, les

grandes structures cérémonielles, dans les créations folkloriques variées, ou même dans les rites fragmentairement gardés, laissent entrevoir une participation active de l'homme à la constitution et à la conservation de l'univers, du cosmos, à ce qui est. Toutes ces croyances, cérémonies, rituels, légendes et traditions locales parlent d'un destin actif, de connaissances comme d'une dimension inaliénable de la condition humaine. L'homme archaïque ou traditionnel, loin d'être le possesseur d'une pensée naïve, simpliste ou mécanique, est en réalité le créateur d'une culture des profondeurs et de beauté dans laquelle les épistémologies sont ontologiques.

Le concept de destin, a dans la vision de cette culture, une connotation rapportée à la personne. Quand les croyances populaires disent que chaque homme a sa destinée, le fait ne se réfère pas qu'au cours des événements de sa vie mais à son être et à sa personnalité entière. Un élément qui doit encore être signalé est le fait que le fond archaïque des croyances populaires aussi bien que les représentations du patrimoine traditionnel font partie intrinsèque de l'héritage général indo-européen.

Nous pouvons affirmer la même chose sur les croyances et les cérémonies liées à beaucoup d'éléments originaires, donc constitutifs de l'univers perçu dans le monde traditionnel, comme les astres, la végétation, les eaux, la terre, le feu.

Ce que nous avons appelé « le culte de la mandragore » se retrouve dans tout le patrimoine indo-européen et en fait, il ne s'agit pas d'un culte mais d'un aspect de la dynamique de considération et d'intégration dans une cosmogonie.

Dans le complexe rituel de la cueillette de la mandragore se retrouvent non seulement des éléments de cosmogonie, mais aussi quelques-uns avec un puissant caractère anthropocentrique et anthropomorphe, ce qui peut constituer un point de départ dans la comparaison des deux rituels, celui de la *Fleur de la Chance* et celui de la *Mandragore*. La Fleur de la Chance est traitée comme une personne, comme un élément en quelque sorte de transition entre l'élément végétal et une espèce proche de l'humanité. La Mandragore a, selon les croyances populaires, une racine en forme d'homme.

Dans la structure classique de la mythologie de la mandragore apparaît le concept de ces deux éléments figurés, l'un masculin, l'autre féminin. Ces deux éléments possèdent chacun leurs propres pouvoirs et sont attribués à des espèces botaniques différentes, avec des toponymies différentes, grâce à l'aspect anthropomorphique des racines. A l'une, on trouve un pénis, à l'autre, une vulve et deux seins. L'étape suivante de l'anthropomorphisme atteste les racines couvertes de longues mèches de cheveux, de moustaches ou de vêtements. Comme l'observe Patrick Weisbecker ⁶, dans les vallées carpatiques cette notion s'estompe et se modifie, car la Mandragore classique (*Solanum mandragora*) est remplacée par la Grande Dame (*Atropa belladonna*), dont l'aspect

⁶ Weisbecker, Patrick, *La terre magique des Carpates*, ms.

anthropomorphique de la racine est fortement atténué, accentuant les grandes lignes du mythe en rite comme en verbe.

L'anthropocentrisme et l'anthropomorphisme qu'on retrouve dans les deux cas comparés relèvent d'intéressants aspects distincts. La Fleur de la Chance, si elle est bien entourée, sans bagarre entre les membres de la maison, si on lui parle gentiment le matin, en l'appelant par son nom comme si on s'adressait à une personne, si on lui donne « à manger », le thé à temps, selon les prescriptions rituelles, propage et attire prospérité, apporte argent et chance dans la maison. Cette condition de prospérité, la Fleur de la Chance ne peut pas la réaliser en se dispensant de l'agent - homme, dont elle est dépendante.

La ritualisation de la Fleur de la Chance, dans ce cas, est privée en fait d'un fondement mythique, prévalant l'aspect matériel et social. Tout concourt vers la configuration d'une perspective pragmatique, à laquelle sont subordonnés tant le complexe gestuel que les symboles utilisés.

La Mandragore, La Grande Fleur, la Grande Dame, Notre Bonté, etc., disposent dans l'imaginaire populaire de tous les registres : croyances, cérémonies, légendes. Le champ folklorique où la présence de la Mandragore semble être plus prégnante est celui du magique, plus précisément, le sortilège et l'acte de procéder à une incantation. De ce fait, elle est placée dans une perspective magique différente, supérieurement nimbée par l'idée évidente de transcendance (P. Weisbecker, op.cit.). Dans ce champ, à des valences multiples pratiquement illimitées, aussi bien dans le patrimoine collectif traditionnel ou actuel que dans le répertoire spécialisé, individuel, des « professionnels de la tradition », des femmes qui font des incantations, La Fleur de la Chance n'a pas percé.

Ce fait a une signification importante, il peut indiquer les voies d'accès ou les conditions qu'un élément doit remplir (croyance, représentation en panthéon, etc.) afin de pénétrer et de s'assurer un rôle dans l'imaginaire collectif.

La Fleur de la Chance n'a jamais été retrouvée dans les pratiques d'incantation, elle n'a pas pu trouver les formules orales ou les formes qui peuvent se développer vers l'incantation. Sans souscrire au fait que les espèces folkloriques ont des frontières bien délimitées, nous ne pouvons pas reconnaître de modalités d'expression spécifiques à une intention rituelle de base.

Pendant que la Mandragore reste bien ancrée dans tous ces registres de l'imaginaire, la Fleur de la Chance semble s'être infiltrée dans ce champ avec un statut de superstition, sans les coordonnées profondes pour lui assurer la régénération du complexe rituel respectif. Malgré une similitude qui ne peut pas être niée, celle-ci a un caractère extérieur, superficiel.

Dans les textes et le rituel de la cueillette de la Mandragore, il y a des éléments qui, certainement, attestent l'appartenance à cette catégorie liée aux croyances cosmogoniques, ce qui dans le cas de la Fleur de la Chance n'existe pas.

Une incantation de Gorj met en évidence cette chose :

« Bonjour, Grande Fleur, Grande Dame,
Je te donne du pain et du sel,
Toi, donne-moi, l'amour,
Et l'honnêteté.
Grande Fleur, Grande Dame,
Comme tu tiens de la forêt,
Et la forêt de toi,
Comme tu tiens des montagnes,
Et les montagnes de toi,
Fais que pareillement, l'homme qui m'est destiné m'aime ».⁷

La Mandragore, la Grande Fleur, appartient à la forêt, aux montagnes, participe donc à une harmonie et à une réalité physique du monde. Le passage vers une dimension anthropomorphique est aussi évident, avec un accent mis sur la relation interpersonnelle, de la Mandragore vers le sollicitant – exécutant. Cette relation est plus estompée dans le cas de la Fleur de la Chance, elle concerne le groupe familial et la maison, ce qui signifie que l'implication du concept de destin personnel est plus faible.

Dans le complexe rituel si ample et si profond qui accompagne la cueillette de la mandragore, l'offrande compensatoire ne manque jamais : « Je te donne du pain et du sel ». Il ne semble pas probable que le fait de donner à manger à la Fleur de la Chance soit basé sur le même principe ? Dans ce cas, il s'agirait plutôt de la maintenir en vie et d'assurer sa reproduction. L'offrande compensatoire de la cueillette de la mandragore a la valeur d'un acte de restauration de l'intégralité de l'univers, et il est probable qu'au moment où dans la pratique intervienne l'argent (mis à l'endroit où la plante a été arrachée), cette intervention semble être plus récente

« Moi je t'ai payée
Toi, tu dois me servir ».

Toujours dans des variantes récentes, tenant probablement de la dépendance et de la structure de la dynamique sociale citadine, apparaissent les éléments comme ceux déjà cités :

« Toi, que tu me serves.
De ce que je te demanderai.
De ma santé
De mon boulot ».⁸

⁷ Laurențiu, Florica Elena, *Privirea lui Orfeu sau puterea descântecului*, Bucarest : Vitruviu, 1997.

⁸ Lorinț, Elena Florica et Bernabe, Jean, *La sorcellerie paysane. Approche anthropologique de*
<https://biblioteca-digitala.ro> / <https://www.acadsudest.ro>

Des aspects pragmatiques se retrouvent dans le cas de la Mandragore et de la Fleur de la Chance, l'une est « payée », comme aide pour trouver une modalité de récompense - le bon service. La Fleur de la Chance a sans équivoque la même fonction, apporter de l'argent à la maison, sans spécifier la manière dont l'argent arrive, ce qui rend possible la reconnaissance d'une multitude de circonstances et événements familiaux avec des suites matérielles bénéfiques : des réparations coûteuses subies financièrement par quelqu'un d'autre, des gains inespérés pour lesquels il n'y a pas eu d'investissement, des excursions offertes par quelqu'un d'autre, et ainsi de suite.

Le vieux rituel de la cueillette de la Mandragore évolue lui aussi vers une fonctionnalité et une finalité matérialiste, qui représente le point de rencontre entre les deux « Fleurs ». Sûrement, l'élément « paye - service », opère en ce sens. Pendant que la Fleur de la Chance ne présente pas des chances de développement, malgré la persistance du rituel de la cueillette de la Mandragore, ce dernier se montre lui aussi vulnérable. L'incantation et les textes « pour cueillir la mandragore » ont un caractère général « de bien », et « de mal ». Ceux « de bien » appartiennent à la catégorie de la magie érotique (« de sort »), et a été largement répandue, aussi bien dans le patrimoine collectif que dans le répertoire spécialisé et la Mandragore⁹ a eu, et a encore, un mot à dire dans ces cérémonies, de la même manière que l'Eau, le Feu, les Etoiles et la Lune.

La Fleur de la Chance, qui ne bénéficie pas d'un complexe rituel traditionnel bien structuré, est accompagnée quelques fois par des connotations émotionnelles à résonance implicitement traditionnelle.

Nous avons pu enregistrer plusieurs cas dans lesquels, précisément parce qu'elle est originaire de l'Orient ou d'ailleurs, elle ne doit pas être reçue ou gardée, car il y a quelque chose de mauvais en elle. La même condition, qui en d'autres cas lui donnerait du prestige, contribue maintenant à l'inversion du statut : « Jette-la, elle vient d'Orient ! » disait quelqu'un.

Il y a une ambivalence dans les deux cas. La cueillette de la mandragore « de bien » s'inscrit dans la magie d'intégration, comme la Fleur de la Chance. L'appel « du mal » à travers la Mandragore s'inscrit dans la magie de modification, avec l'intention apriorique d'action négative. Là où une influence négative devient possible par la présence de la Fleur de la Chance, les attitudes

l'homo magus, avec une étude sur la Roumanie, Bruxelles: Ed. A de Boeck, 1977.

⁹ Andreescu, Ioana, Lebarbier, Micheline, « La Mandragore en Roumanie. Plante de l'amour, de la haine, de la folie et de la mort », *Cahiers de littérature orale*, No. 53-54, 2003, Paris : Publications Langues'O, pp. 159-196 ; Golopenția, Sanda, « Les plantes dans les charmes amoureux roumains », *Cahiers de littérature orale*, No. 53-54, 2003, Paris : Publications Langues'O, pp. 197-232 ; Mesnil, Marianne, « Un vent de folie: de la cueillette de la Saint-georges à celle de la Saint-Jean d'été », *Civilisations*, 1-2, 1986, Bruxelles, pp. 325-346 ; Butică, Ruxandra, *La Mandragore*. Thèse DES en Anthropologie, Louvain-la-Neuve : Université catholique de Louvain, 2004, ms

vis-à-vis d'elle sont plutôt émotionnelles. En dehors des recommandations mentionnées, nous n'avons trouvé aucun élément négatif de ritualisation.

En même temps que le contexte socio-économique où les événements se précipitent dans un rythme de plus en plus accéléré, les données de l'imaginaire collectif acquièrent la même tendance.

La Fleur de la Chance et la Fleur de la Destinée (la Mandragore), nous ont offert la possibilité d'une étude qui peut servir d'exemple à l'illustration de l'état de l'imaginaire collectif, la perception de ses tendances évolutives et la préfiguration des moyens d'adaptation aux conditions objectives dans lesquelles il doit s'inscrire. La comparaison des deux motifs a relevé les connotations traditionnelles qui se constituent comme une liaison mentale et culturelle entre le milieu urbain et son territoire d'origine, le milieu rural.

Une telle comparaison se présente en même temps comme un instrument de travail, capable de donner une vue globale sur les attitudes et les mentalités populaires. La population urbaine n'est pas seulement un segment numérique qui peut être enregistré en pourcentages, mais une réalité humaine composée d'individus appartenant à certaines communautés plus petites, qui cherchent leur modalité d'être.

L'ÉGLISE ET LA MAISON

Les rituels de construction parallèles

Paul H. Stahl

La publication des recueils de coutumes qui se multiplient depuis le XIX^e siècle donnent l'impression à une première lecture qu'il s'agit d'ensembles peu structurés, constitués par des détails difficiles à ordonner. Si ces coutumes, comme tout ce qui se rapporte aux traditions orales, ne peuvent pas avoir la même ordonnance qu'un texte écrit, ceci ne veut pas dire qu'il s'agit d'un ensemble non structuré. Elles ont ainsi un caractère semblable à celui de l'art populaire ; la poterie d'un centre de céramique par exemple, qui maintient une tradition orale et qui dépend aussi des particularités de la production de chaque potier, conservent malgré tout des caractères qui les rapprochent et qui permet de classer une production comme appartenant à tel centre et pas à un autre.¹ C'est le caractère acquis aussi par une ballade récitée sur un grand territoire et qu'on peut reconnaître par les éléments qu'elle comprend qu'il s'agit de la même, sans pour autant trouver partout exactement la même composition. Les coutumes, expression d'un groupe et non pas d'une personne, ne peuvent pas avoir une apparence identique et doivent être classées et même interprétées tels les résultats d'une enquête d'opinion publique.

Ces constatations, concernant le caractère labile du folklore oral, peuvent aller même plus loin ; ainsi, un informateur qu'on questionne un jour et le lendemain, donnent souvent des réponses différentes à la même question, par exemple réciter de manière différente une même ballade. Cette situation est bien connue aux meilleurs spécialistes des traditions orales et elle ne doit pas étonner car, même les textes écrits donnent lieu à des interprétations différentes.

Dans les pages qui suivent je reprends cette idée que j'ai exposée aussi dans une autre étude où j'ai mis en parallèle les rituels liés à la naissance, au mariage et à la mort, tels qu'ils sont pratiqués par les porteurs de la tradition orale et tels qu'ils sont recommandés par les textes écrits de l'Église. En ordonnant leurs éléments on obtient des ensembles rituels complets basés sur la tradition

¹ J'ai évoqué cette situation dans une étude où j'ai présenté les rituels qui accompagnent les principaux moments de la vie humaine (naissance, mariage, mort) en les mettant en parallèle avec les rituels de ces mêmes moments tels qu'ils sont pratiqués par l'Église chrétienne. („La naissance, le mariage et la mort; rituels païens, rituels chrétiens”; *Revue des Etudes sud-est européennes*, tome XL; 1-4.)

orale. La comparaison avec les rituels basés sur des traditions pré-chrétiennes, païennes, m'a permis de tirer la conclusion que ces trois étapes principales de la vie humaine donnent lieu à des rituels parallèles qui comprennent des éléments semblables et d'autres divergents. Les rituels de la naissance présentaient un parallélisme surprenant entre les deux rituels, chrétien et païen, le mariage apparaît comme un unique rituel intégré qui mêle éléments chrétiens et païens de manière organique, et la mort voit se dérouler deux rituels différents et à certains égards opposés. Quels sont pour les constructions les aspects mis en lumière par une présentation parallèle des rituels chrétiens et ceux païens ?

L'exemple que je présente dans les pages qui suivent analyse les moments de fondation d'une maison et d'une église. Comment fonctionnent dans ce cas les deux rituels ? Quels sont les différences et les points de contact ? Je limite les exemples à la région du sud-est européen, en premier les exemples roumains. La présentation ne s'arrête pas au rituel proprement dit mais avance jusqu'à ses résultats concrets, car les rituels conduisent à la construction d'un espace structuré qui trahit les idées qui sont à la base du rituel.

Les informations concernant les rituels de fondation des maisons paysannes sont nombreuses ; leur présentation, comme d'ailleurs l'ensemble du sujet qui me préoccupe ici, peut donner lieu à une ample étude, de même que chacun des éléments qui le composent pourraient le faire également. Il n'est pas dans mon intention de présenter dans cet article l'ensemble des problèmes ; je me limite à citer les faits qui me paraissent essentiels afin d'identifier les points les plus importants des relations qui rapprochent les deux rituels et qui, malgré leur évident parallélisme, sont d'habitude ignorés. Le thème peut être développé en évoquant aussi les rituels de fondation des temples de l'antiquité, ou des mosquées balkaniques, mais je me limite à présenter les populations chrétiennes qui me sont le mieux connues, dans leur vie telle qu'elle s'est déroulée durant les deux derniers siècles.²

Le choix de l'emplacement.

Le choix de l'emplacement d'une maison ou d'une église constitue un chapitre où les deux traditions, païenne et chrétienne, apparaissent comme différentes sans toutefois s'opposer. La première chose qui les unit est le fait que l'endroit choisi pour construire n'est pas indifférent et que les constructeurs doivent respecter certaines règles.

Ce qui semble caractériser la manière de choisir la place pour construire une maison est qu'elle est définie par des critères matériels liés aux conditions géographiques, historiques et l'évolution sociale en général. Il faut trouver une

² Voir les quelques aspects qui rapprochent ou opposent les églises aux mosquées dans mon étude intitulée « Chrétiens et musulmans balkaniques. Adversités et croyances communes: quelques notes » (sous presse dans la Revue des études sud-est européennes, vol. XLIII).

bonne place du point de vue physique, mais ce n'est pas cet aspect qui retient ici mon attention car il n'est pas en relation avec le rituel. Il faut que l'endroit choisi corresponde du point de vue spirituel à des éléments liés aux croyances ; j'en cite quelques-uns. On observe ou reposent les moutons, animaux purs, qui sont à la base des sacrifices dans de nombreux pays européens, et de manière habituelle pour le monde musulman. Si la plupart du temps les moutons paissent et avancent en même temps, ils prennent des intervalles de repos surtout par grande chaleur, par exemple en s'installant à l'ombre d'un arbre. La nuit aussi, si ils ne sont pas enfermés dans un abri, ils choisissent un endroit qui leur convient. Le raisonnement des gens est alors le suivant ; « puisque les moutons s'installent là, cela veut dire que l'endroit est pur, propice aussi pour les hommes »

En d'autres occasions ce sont les constructeurs qui choisissent une place et par la suite ils vérifient par divers moyens si elle est ou pas propice ; la manière de le faire varie. Ainsi, on peut poser le soir un verre rempli d'un liquide (vin, lait, eau) et le lendemain on observe si le niveau du liquide est descendu ou pas, ce qui signifie qu'une part du liquide a été consommée. L'interprétation varie car on peut penser « puisque on a bu du liquide, ceci veut dire que la place est prise, quelqu'un est déjà installé là », en évoquant quelque être surnaturel dont on ne connaît pas la nature bénéfique ou maléfique. Ou encore, on peut raisonner de manière inverse, « puisque on a bu du liquide offert, ceci veut dire que l'esprit de l'endroit accepte l'offrande » et on agit dans les deux cas en conséquence, on évite de construire ou on commence la construction..

Les critères les plus nombreux, qui se répètent avec insistance, ont par contre un caractère négatif et disent « ils ne faut pas construire dans tel endroit ». Par rapport à ce qui a été dit lus haut où l'indication est qu'on peut construire, cette fois on vous dit où il ne faut pas construire. Ainsi, on cite souvent les endroits situés près d'un cimetière, ceux où un malheur est arrivé, ou celui où des être humains ont subi la malchance. On évite les tracés des routes et surtout les carrefours, car un tel endroit conduit inévitablement à l'éparpillement du groupe qui habiterait une maison construite là-bas. L'insistance avec laquelle on cite ces situations négatives, et ceci non seulement en Europe du sud-est, permet d'affirmer que pour une maison prévalent les indications ayant un caractère négatif. La phrase « il faut pas construire ici » est moins importante et fréquente que la phrase « il ne faut pas construire ici », les indications négatives dépassent en nombre et importance celles positives.

Où construire une église ? Cette fois-ci les indications positives dominant et elles ont le plus souvent un caractère miraculeux, surnaturel.³ D'un bout à l'autre de l'Europe les récits de fondation d'églises invoquent certains thèmes jusqu'à l'identité, les noms seulement des fondateurs ou des saints patrons

³ Paul Sébillot (*Le folklore de la France*, Paris, 21968) présente toute une série de critères qui caractérisent le folklore français lié à la construction des églises (chap. III, 'Les églises') qui se rapprochent des ceux qu'on trouve dans le sud-est européen.

différent. On construit là où un fait miraculeux est survenu, là où se trouve la tombe d'un martyr, d'un saint, ou les fondateurs ont rêvé qu'il faut construire, ou encore là où les matériaux de construction de l'église s'installent tout seuls. Souvent, une église dont on commence la construction en bas d'une colline, voit pendant plusieurs nuits de suite les matériaux monter seuls sur le sommet.

Cette légende qu'on a recueilli de manière identique dans de nombreux endroits européens,⁴ confirme en fait une croyance qui semble être plus ancienne même que la construction des temples de l'antiquité ; les sommets sont des endroits sacrés, car proches des régions habitées par la divinité. Le territoire européen offre partout par de pareils exemples ; j'ai noté souvent, dans le Péloponèse par exemple, que sur les sommets des montagnes il y a des églises où on organise des fêtes religieuses lors du jour de leur saint patron ; les fêtes associent d'habitude les éléments chrétiens aux éléments sacrificiels de l'antiquité.⁵ En Roumanie aussi les églises qui occupent les sommets des collines sont nombreuses, mais les sommets des montagnes les plus hautes, si ils n'ont pas des églises ou des chapelles, sont par contre marqués par des fêtes qui se déroulent dans les mois chauds de l'année et qui sont destinées à assurer la santé, le bonheur des gens.⁶ Lors de ces fêtes on organisait parfois des mariages.⁷ Le quartier marginal de la ville de Braşov en Transylvanie, appelé Schei, a de pareilles chapelles intégrées à un rituel où les groupes masculins des « juni » ont le rôle principal. A certains moments ils font le tour des chapelles qui marquent les sommets des collines avoisinantes avec le quartier.⁸

Et lorsque l'endroit est plat, il arrive qu'on édifie d'abord une colline et seulement ensuite on édifie sur elle un monument religieux ; on peut voir un exemplaire clairement situé dans cette position dans la ville de Ostia, le port de l'antique Rome.

Une maison est parfois construite sur l'emplacement d'une ancienne, selon le bonheur ou le malheur des personnes l'ayant habitée auparavant, car l'endroit

⁴ Ainsi, une légende du Maramureş (Transylvanie) raconte qu'un certain Bâlcu voulait construire une église dans une forêt et commence par planter une croix en terre (comme cela se fait lorsqu'on débute la construction d'une église) et rassemble dans cet endroit les matériaux nécessaires. « Mais la croix sort de terre et va toute seule durant la nuit là où se trouve maintenant l'église, sur le sommet de la colline » ; on, ramène la croix à la place initiale mais elle s'enfuit à nouveau et alors le constructeur comprend que « ici ce n'est pas une place pour construire une église, érigeons-là où la croix veut ». (Papahagi, p. 158).

⁵ Consulter par exemple l'étude signée par Stela Georgoudi « L'orgement.... ».

⁶ Ces fêtes appelées 'nedei' sont présentées par Ion Conea dans son ouvrage *Clopotive un sat din Hateg*, Bucureşti, 1938, le chapitre « Omul și muntele apropiat ».

⁷ Teofil Frâncu et G. Candrea décrivent une pareille 'nedeie' dans les Montagnes Apuseni.

⁸ Dans la chronique de Nestor (voir Popa Lisseanu) qui présente la vie du premier Etat slave oriental, on apprend que le prince Vladimir installe les statues en bois des idoles sur une colline (p. 80). Christianisé, « il ordonne de construire des églises à l'endroit même où avaient été installées les statues des idoles. Il construit l'église de Saint Basile sur la montagne où se trouvait la statue de Perun et d'autres idoles, là où on leur offrait des sacrifices » (p. 104).

peut porter le bonheur ou le malheur. Pour une église tout endroit consacré le reste pour l'éternité. Cette croyance est tellement forte qu'on a installé au même endroit, sur un autel préhistorique un temple antique, puis une église chrétienne, puis une mosquée ; éventuellement, l'église elle-même est transformée en mosquée, comme cela est arrivé si souvent dans les régions balkaniques lors de l'avancée de l'Etat ottoman ⁹ ; enfin, lorsque le pouvoir politique change et les ottomans se retirent, l'église devenue mosquée redevient église lors d'une nouvelle consécration. ¹⁰ L'église métropolitaine byzantine de Monemvasia par exemple, garde encore à l'intérieur les signes du passage du monument à l'islamisme, redevenu par la suite chrétien.

Le début des travaux.

Lors de cette première étape du début on distingue trois rituels ; l'un est destiné à la construction d'une église ; le deuxième est organisé par l'Eglise pour le commencement des travaux d'une maison et a une ampleur réduite ; le troisième, à caractère païen, se déroule en même temps que le précédent et mêle leurs composantes. Voici les moments essentiels des deux principaux rituels, le premier et le troisième.

la maison le rituel païen	l'église le rituel chrétien
partie sacrée – à l'est	partie sacrée – à l'est
pierre angulaire – sud-est (début du rituel)	pierre angulaire – sud-est (début du rituel)
installation des pseudo-reliques	installation des reliques
circumambulation	circumambulation
(est – nord – ouest - sud)	(est – nord – ouest - sud)
aspersion – sang	aspersion – eau bénite

Les moments qui figurent dans le tableau précédent et qui présentent un parallélisme évident méritent quelques explications. Tout d'abord, la maison, telle qu'elle figure dans ce tableau, est la maison typique du passé, située dans un habitat dispersé qui facilite une bonne installation par rapport avec les points cardinaux, ou dans lequel les maisons sont suffisamment distancées les unes des autres, entourées par de larges cours (les routes étant ou absentes, ou sans importance, ou importantes mais dangereuses et donc évitées). La maison a la

⁹ Voir par exemple les nombreux exemples cités par F. W. Hasluck.

¹⁰ Consulter l'étude signée par M. Mihalcu et M. Leonida sur la consécration et re-consécration des églises.

façade orientée vers le sud et sa partie sacrée vers l'est ; ce caractère disparaît lorsqu'il s'agit des chambres situées vers l'ouest.

Pour l'église, c'est toujours la partie est qui est la plus sacrée ; bien que l'ensemble du monument garde un caractère sacré, celui-ci n'est pas partout le même et s'amenuise à mesure qu'on va vers l'ouest de la construction. A l'est on installe la table de l'autel, à l'est officie le prêtre ; à l'ouest est porté le nouveau-né avant son baptême. Les femmes assistent à l'office religieux installées dans la partie ouest, tandis que les hommes sont plus près de l'autel, donc de la partie est de l'église. Des fois, les femmes sont groupées dans la partie nord de l'église, les hommes dans la partie sud, entre ces deux parties du monument existant encore une fois une distinction.

On fixe la pierre angulaire de l'église dans l'angle sud-est ; l'évêque qui conduit la cérémonie (ou son délégué de rang inférieur) place une pierre rectangulaire sur laquelle est marquée une croix (dessinée ou creusée) qui abrite aussi des reliques. La maison a dans ce même angle une pierre qui, dans les constructions paysannes du passé, est arrondie. Il y avait aussi des pierres semblables posées sur terre ou un peu enfoncées en terre, sur lesquelles s'appuient par la suite les poutres des parois, la grande majorité des maisons roumaines du passé (dans la plupart des régions balkaniques également) étant en bois. La pierre placée dans l'angle sud-est a un rôle qui correspond à la pierre angulaire de l'église.

Au début des travaux de construction de la maison, le prêtre est appelé pour lire des prières et asperger d'eau bénite l'endroit où seront placées les fondations. Il cite dans ses prières la pierre angulaire en disant entre autres : « Dieu tout-puissant.... Regarde vers ton fidèle (il prononce le nom du maître de la maison, chef du groupe domestique) qui avec ton aide veut construire une maison et l'habiter.... Consolide-là sur la pierre puissante.... »¹¹ Dans les Actes des apôtres (4, 8-12) il est dit ; « Ce Jésus, il est la pierre que vous avez rejetée, vous les bâtisseurs, et il est devenu la pierre d'angle »

Le rituel païen est plus complexe ; après que le prêtre eut béni la place de la future maison et la pierre angulaire, la tradition orale ajoute d'autres éléments. Le premier et le plus important est le sacrifice animal ; si le sacrifice d'une poule est de nos jours le plus fréquent, et ceci depuis le sud de la Péninsule Balkanique et jusqu'au nord de la Roumanie, le sacrifice le plus important, jadis fréquent, est celui du mouton. On l'égorge le matin, la tête orientée vers l'est, le sacrifice étant effectué par un homme, de règle le chef du groupe domestique. La cérémonie sacrificielle se déroule en présence du prêtre qui asperge d'eau bénite l'animal avant le sacrifice. On fait par la suite le tour de la maison aspergeant de sang les futures fondations, la pierre angulaire aussi. De semblables aspersions sont

¹¹ Evhologhiu, Bucarest, 1910, . p. 421.

connues aux populations sud-est européennes et se déroulent à diverses occasions même après que la construction ait été finie et qu'elle est déjà habitée.

La tête de l'animal sacrifié (surtout si il s'agit de celle d'une poule) est enterrée sous la pierre angulaire ; des fois, le prêtre est payé en lui offrant une partie de l'animal sacrifié. Une chronique roumaine de la région du Banat rédigée au XVIII-ème siècle ajoute des détails : «si quelqu'un égorge un bovin pour un requiem – bélier, mouton, agneau, au moins tous les deux ans, si le prêtre officie près de la tombe, on doit lui donner la peau, la tête, les pieds, et la peau est envoyée à l'évêque. Cette pratique concernant la peau est de nos jours encore conservée dans les villages et on ne l'abandonne pas. »¹²

Ce qui intéresse dans ces précisions, même si elles concernent le sacrifice pour les morts, est le fait qu'il s'agit d'une cérémonie qui allie les éléments païens à ceux chrétiens. Elles mettent en lumière les relations entre les croyances archaïques et celles contemporaines chrétiennes. Le prêtre reçoit la tête, donc la partie de l'animal qui, selon les croyances abrite l'âme ;¹³ quant à la peau de l'animal, qui finit entre les mains de l'évêque, il s'agit d'un aspect purement économique.

Le sens de la circumambulation est le même pour l'église et la maison ; on part de la pierre angulaire et on tourne à gauche pour arriver au point de départ ; il n'est pas nécessaire de rappeler combien d'autres cérémonies païennes ou chrétiennes incluent la circumambulation, qui se déroule toujours dans le même sens.¹⁴ Il s'agit d'un élément qui est souvent inclus dans les rituels non seulement européens mais aussi universels.

A part la tête de l'animal installée sous la pierre, on met des graines de blé, du basilic, de l'argent en métal, tous éléments à fonction protectrice. Des fois, on met les mêmes éléments (sauf la tête de l'unique animal sacrifié) aux quatre angles de la maison, sous les quatre pierres qui servent de fondation. Le reste de l'animal sera cuisiné et consommé le jour même en compagnie des invités qui ont assisté à a cérémonie ; la consommation d'alcool est obligatoire.

On peut ajouter et insister sur l'importance d'un élément du rituel chrétien destiné aux églises, qui rapproche l'église et la maison.¹⁵ Par le passé, la grande majorité des églises paysannes ou citadines, étaient en bois, de même que les maisons. Le rituel chrétien prévoit (en plus de ce qui est prévu pour une église en pierre) un élément supplémentaire ; le prêtre qui officie, lorsqu'il récite des prières près des parois (orientés vers les quatre point cardinaux), après chaque

¹² Nicolae Stoica de Hațeg, *Cronica Banatului*, Bucarest, 1969

¹³ Paul H. Stahl, *Histoire de la décapitation...*

¹⁴ La cérémonie par exemple du vendredi saint où les fidèles vont autour de l'église à trois reprises en allant de droite vers la gauche. Ou le rituel païen effectué par les femmes qui font le tour de la maison pour éloigner les serpents et les insectes et qui, portant sur un plateau un feu qui répand de la fumée, vont dans le même sens, de droite à gauche.

¹⁵ Paul H. Stahl,

prière prend une hache et frappe à trois reprises avec elle une poutre, celle qui sera installée au milieu de l'espace abritant la table de l'autel. Il prononce en même temps ces paroles : « On commence ce travail au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit... »¹⁶ Cette poutre correspond avec la poutre maîtresse qui traverse le plafond de la maison vers le milieu de la chambre d'apparat, poutre importante dans les traditions paysannes de l'ensemble de l'Europe, marquée souvent par un décor qui a une fonction religieuse et magique.

La prise de possession.

Une fois finie la construction elle est prise en possession ; un rituel plus ample que celui qui s'était déroulé au début des travaux se déroule maintenant pour l'église. Il en est de même pour le rituel chrétien concernant les maisons, lui aussi plus ample et fortement semblable à celui de l'église. On retrouve la circumambulation, avec les croix dessinées sur les quatre parois, l'onction et les cierges allumés posés aux mêmes endroits. On entre dans l'église dans le cadre d'une cérémonie sur laquelle je n'insiste pas car elle est différente de celle de la prise de possession d'une maison.

Au moment où la charpente du toit de la maison est finie, donc à un moment où la maison prend l'aspect d'un récipient qui peut contenir une âme, les paysans prennent certaines précautions destinées à éviter que des êtres malfaisants s'y introduisent et prennent possession de l'ensemble construit. Ces précautions deviennent bien plus insistantes lorsque le toit est couvert. Tout espace qui rappelle un récipient peut contenir une âme, tel le crâne, ou tel un pot en céramique.¹⁷ L'expression paysanne est - « la maison demande une âme » ; on installe par conséquent un animal dans la maison la première nuit et, si la maison veut une âme, elle prend celle de l'animal.

On monte un arbre vert sur la maison, à la partie est de la poutre faîtière, arbre qui défend la maison ; on suspend de l'argent, une boisson remplie d'un alcool, une chemise neuve, toutes destinées au maître constructeur. Ce dernier monte sur le toit et prend sur les branches de l'arbre ce qui lui est destiné. Le même arbre vert est installé sur le sommet de la maison ou accroché aux colonnettes de la véranda lors d'une fête, celle d'un mariage par exemple.¹⁸ La place prise par l'arbre correspond à celle de la croix installée sur l'église.

Dans l'église, le rituel met en lumière les angles de la construction, le point central de la principale partie du monument (le naos) et surtout l'abside est ou se trouve l'autel. Le rituel qui se déroule pour la maison insiste sur les angles et sur la partie centrale, celle de la poutre maîtresse, élément absent de l'église. Le feu est présent dans le rituel de l'église par l'utilisation des bougies, des chandelles, des encensoirs ; dans la maison le feu a une place plus importante. En

¹⁶ Evhologhiu, p. 434.

¹⁷ Le pot était considéré un être vivant (voir mon étude *Folk Art and...*).

¹⁸ Pour les coutumes en relation avec l'arbre, voir mon étude « La dendrolatrie... »

effet, un rituel spécial est lié à la construction du foyer sur lequel on prépare les aliments et autour duquel on se réchauffe, de même qu'au premier feu allumé sur ce foyer. Lorsqu'il s'agit d'un four, présent par le passé dans l'ensemble des maisons paysannes, le sacrifice animal peut apparaître à nouveau, surtout sacrifice de poules. La tête de l'animal est enterrée à la base du four, comme cela se fait sous la pierre angulaire de la maison. Par le passé, le foyer occupait la partie centrale de l'unique pièce de la maison, comme il l'occupe encore en certaines bergeries. L'idée du feu sacré est ainsi liée à l'idée de centre, bien connues aux populations européennes. Comme l'installation en cet endroit du foyer incommode les gens, le foyer et le four sont déplacés dans un angle de la pièce sans toutefois perdre le caractère sacré.¹⁹

Toute une série de règles dictent la conduite à suivre en relation avec le foyer ; chez les Roumains, dans le sud du pays, on place des icônes en bois dans la cheminée qui surmonte le foyer. L'icône n'est pas peinte, car l'image serait vite effacée, noircie, couverte par la soie, la fumée ; afin d'éviter cette éventualité les contours des saints sont creusés dans le bois et résistent ainsi à la fumée. On pratique des rituels magiques près du foyer, on allume le feu nouveau une fois l'an ; jadis, les femmes, à genoux et près du foyer mettaient au monde les enfants. La fille qui avait eu des relations avec un garçon et ce dernier ne voulait pas l'épouser, guette un moment où personne ne surveille l'entre de la maison et pénètre à l'intérieur de la maison du garçon pour s'asseoir près du foyer, ce qui oblige l'amoureux de l'épouser. Cette dernière tradition, largement connue aux Slaves orientaux, renvoie le rituel du mariage qui se déroulait dans l'antiquité romaine par exemple et où la nouvelle mariée prenait congé du foyer paternel pour aller dans la maison du mari et être installée lors de son arrivée près du foyer.²⁰

La structure de l'espace construit.

Le rituel, tel qu'il vient d'être décrit en signalant les éléments essentiels conduit à des constructions qui ont une certaine structure. Sur le plan horizontal, les anciennes maisons roumaines comprennent les espaces suivants : vers l'est se trouve la chambre habitée, à l'ouest une pièce qui sert de passage. Lorsque les plans se développent, on arrive à trois pièces ; à l'est se trouve la pièce d'apparat qui réunit les fonctions religieuses et cérémonielles ; au milieu se trouve une pièce qui sert de passage, et à l'ouest la pièce habitée en permanence. Celle d'apparat est réservée aux hôtes, aux cérémonies. Ces plans, de loin les plus fréquents par le passé dans les villages roumains (les XX-ème et XX-ème siècles me sont les plus connus) rappellent les plans habituels de la plupart des églises paysannes du

¹⁹ Maxime Kovalevsky (*Modern Customs and Ancient Laws of Russia*, London, 1891) insiste sur le rôle du foyer dans les coutumes russes (chap. II, « The Strate of the Modern Russian Family... »).

²⁰ Fustel de Coulanges, le chapitre « Le feu sacré » et le chapitre intitulé « Le mariage ».

passé, surtout celles en bois. Ces dernières comprennent vers l'ouest une pièce moins sacrée, le pronaos, et vers l'est la pièce la plus sacrée, le naos ; vers l'extrême est se trouve l'abside qui renferme la table de l'autel et les reliques.

A l'intérieur de la maison, au-dessus de l'angle sud-est situé (au-dessus de la pierre angulaire, bénie par le prêtre et aspergée du sang de la victime), il y a un lieu où on installe de prédilection les icônes. Des fois on les aperçoit vers la milieu de la paroi est, donc dans une position identique à celle de l'autel ; l'angle sud-est garde malgré tout une position privilégiée. Lorsque quelqu'un parmi les membres de la famille est mort, son âme erre sur terre et traverse trois étapes qui finissent le troisième, le neuvième et le quarantième jour. L'Eglise connaît ces délais et explique ce que fait l'âme durant cette période ; les paysans ajoutent des détails qu'on ne trouve pas dans les écrits de l'Eglise. L'âme revient chez soi chaque soir où elle se repose, mange, boit, voit ce qui se passe et ce que font ses parents. On lui met à cette fin un tissu ou du coton pour se reposer, à côté d'un peu de pain, d'eau (ou vin), l'ensemble étant situé dans l'angle sud-est, à l'extérieur, suspendu sous la gouttière du toit.²¹

Lors d'un mariage, une table est dressée dans la pièce d'apparat ; les invités s'assoient dans un ordre hiérarchique précis, chaque invité occupant la place qui correspond à sa fonction dans la cérémonie, à son âge, son statut social. La place la plus honorée est celle proche de l'angle sud-est (ou de la paroi est) où siègent les parrains. Cette hiérarchie, qui tient compte d'éléments sociaux, biologiques (le sexe, l'âge) se retrouve lors de l'installation dans une église. Une correspondance entre ces éléments et le caractère plus ou moins sacré de la construction est évidente.²²

Sur le plan vertical les ressemblances sont encore plus claires. Le plafond de l'église représente le ciel ; on voit des étoiles, le soleil, la lune dans la peinture des églises en bois ; je les ai retrouvées aussi dans les mosquées villageoises des régions balkaniques, dorés, placés sur un ciel bleu. Dans les églises en pierre, la coupole principale, la plus haute, celle qui surmonte le centre du naos, figure le ciel et a au centre l'image de Jésus (le Pantocrator) entouré par des anges, des étoiles.

Dans la maison, la pièce d'apparat (celle qui correspond par sa position au naos de l'église) a le caractère le plus sacré ; au centre de son plafond se trouve la poutre maîtresse décorée de croix, d'étoiles, du soleil et de la lune ; on inscrit parfois le nom du maître de la maison et la date de la construction. On place sur la poutre (de même qu'on le fait au-dessus des icônes) du basilic et des bougies apportées de l'église. Le prêtre qui bénit la maison ou lit des prières s'installe au milieu de cette pièce, donc au-dessus de la poutre maîtresse. Les sage femmes prennent parfois le nouveau-né dans les bras et le font toucher le centre de la

²¹ P. H. Stahl, « Le départ des morts.... ».

²² P. H. Stahl « L'onore e il sacro... » ?

poutre maîtresse avec le crâne. Ce plafond porte des fois le nom roumain de « cerime » - ciel. Dans les villages du sud de la Transylvanie, une cérémonie spéciale réunit les époux nouvellement mariés à leurs parrains et à quelques invités ; la poterie utilisée à cette occasion est installée à la fin du repas dans la pièce d'apparat, au niveau le plus haut, qui touche presque le plafond. On symbolise de cette manière le désir (exprimé par l'ensemble des participants) que les nouveau mariés puissent rencontrer dans l'autre monde les parrains et les invités.

Eléments païens dans l'église.

Je cite ici quelques éléments seulement, parmi les plus fréquents et importants ; ils ne sont pas inclus dans le cérémoniel de construction de l'église mais figurent dans les traditions paysannes. La première est celle qui correspond au sacrifice d'un animal qui figure dans le rituel de la maison, et qui devient pour l'église un sacrifice humain. La tradition veut que pour les plus importants édifices religieux (à retenir le fait que les monuments en bois ne supposent jamais l'existence d'un sacrifice humain) on a perpétré un sacrifice humain destiné à consolider la construction. Il s'agit d'une femme ou d'un enfant ; la légende roumaine est liée au monastère d'Arges, mais cette légende accompagne dans les régions balkaniques d'autres catégories de monuments (un pont, une forteresse). A remarquer qu'il s'agit toujours de monuments composés de pierres et de briques qui peuvent par conséquent s'écrouler, ce qui n'arrive pas aux monuments en bois.

Le sacrifice d'un animal pour consolider une maison (peut-être aussi lui assurer une âme) n'exclut ni dans ce cas le sacrifice humain ; en effet, la tradition veut qu'on puisse voler l'ombre d'une femme ou d'un enfant, en la mesurant à l'aide d'une corde (d'un roseau) et en l'enterrant ensuite aux fondations avec la conviction que la personne à laquelle on a volé l'ombre mourra bientôt. Chacun de ces faits a donné lieu à une riche bibliographie.

Le deuxième élément païen existe cette fois-ci non pas dans les légendes ou dans l'imagination des paysans, mais on peut l'observer dans bon nombre d'églises en bois roumaines. En Valachie, on voit autour de ces églises des têtes sculptées de chevaux, placées immédiatement au-dessous du toit, là où se trouve habituellement la gouttière. Sacrifié par le passé afin d'être consommé, le cheval a gardé dans les contes un caractère d'animal fabuleux, animal ailé. Dans une petite église que j'ai visitée en Petite Valachie (Oltenia) une tête de cheval sculptée était installée à l'intérieur même de l'église, dans la partie sud du naos. On voit le cheval dans la même région sur les piliers en bois placés sur les tombes ; s'agirait-il d'un animal psychopompe ? C'est probable, même si aucune indication précise n'existe à ce propos, car le cheval est ailé et peut monter au ciel.

Une partie des églises en pierre sont entourées vers le milieu de la paroi extérieure par une torsade (semblable à une corde épaisse). Elle se retrouve aussi

sur les églises en bois. Sur un exemplaire que j'ai vu en Valachie (Muntenia) la corde commence et finit en tête de dragon ; la porte d'entrée de l'église est ainsi flanquée d'un côté et de l'autre par un dragon.

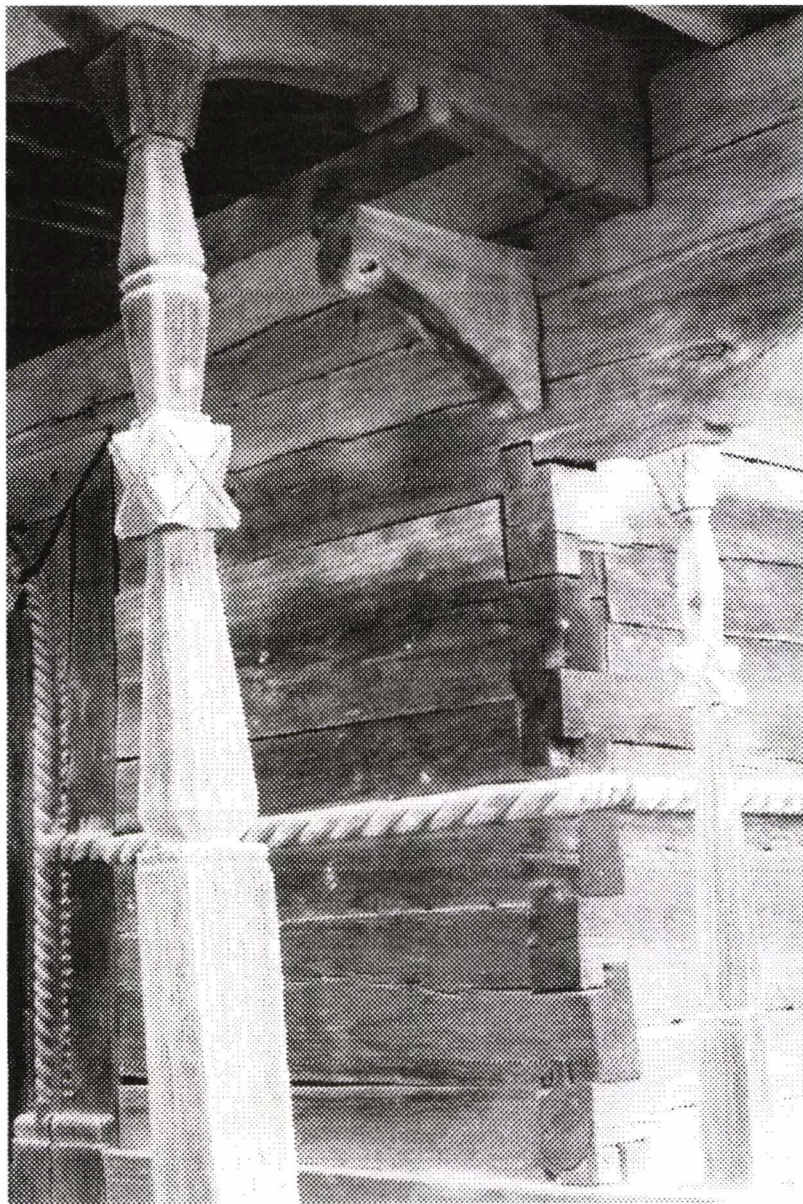
Les ouvertures d'une église (portes, fenêtres) comme celles des maisons, doivent être protégées ; le décor des deux se ressemble, surtout s'il s'agit de monuments en bois. Les éléments chrétiens et ceux pré-chrétiens apparaissent sur les deux ; l'arbre est souvent présent dans le décor des maisons. Certaines colonnettes qui bordent la véranda rappellent l'arbre entouré par un serpent (l'arbre d'Adam et d'Eve), ou l'arbre du paradis portant des pommes. Sur le toit, vers l'est, des oiseaux surmontent des arbres en poterie.

L'arbre est présent à côté de presque toutes les églises, mais pas n'importe lequel. Il s'agit d'arbres vivants, verts ; pour la Roumanie il s'agit du sapin, deux sapins étant placés d'un côté et de l'autre de l'entrée des églises. Parfois, quatre arbres sont plantés aux quatre angles de l'édifice. Vers le sud, surtout dans les régions méditerranéennes, le cyprès prend la place du sapin. Au Mont Athos par exemple, les monastères (à commencer par le plus ancien) ont des cyprès plantés aux quatre angles des églises centrales. D'ailleurs, en Grèce même, les petites chapelles ont leurs arbres sacrés. Le sapin ou le cyprès sont éternellement verts, ils ne perdent donc pas leur fonction protectrice.

Bibliographie sommaire.

- Arnaudoff**, M., *Die bulgarische Festbräuche*, Leipzig, 1917.
Burdick, Lewis Dayton, *Foundation Rites, with some kindred Ceremonies*, New York, 1901.
Butură, Valeriu, *Enciclopedia de etnobotanică românească. Crediințe și obiceiuri despre plante*, Paris, 1988
Coman, Mihai, *Bestiarul mitologic românesc*, București, 1996.
Conea, Ion, *Clopotive un sat din Hațeg*, București, 1938.
Consécration et inauguration d'une église selon le rituel de l'église russe ; Chevetogne, 1957.
Coulanges, Fustel de, *La cité antique*, Paris, 1943.
Czarnowski ; S. ; « Le morcellement de l'étendue et Sa limitation dans la religion et la magie » ; *Actes du Congrès international d'histoire des religions* ; Paris ; 19232 ; Paris.
Eliade, Mircea, *Comentarii la legenda meșterului Manole*, București, 1943.
Evhologhiu, București, 1910.
Fochi, Adrian, *Datini și eresuri populare de la sfârșitul secolului al XIX-lea*, București, 1976.
Frâncu, T. et G. **Candrea**, *Românii din Munții Apuseni*, București, 1888 ;
Georgoudi, Stela, « L'égorgement sanctifié en Grèce moderne ; les 'kourbania' des saints » ; in Marcel Détienné et Jean Pierre Vernant, *La cuisine du sacrifice en pays grec*, Paris, 1979.
Hasluck, F. W., *Christianity and Islam under Sultans*, Oxford, 1929.
Horner, G., *Service for the Consecration of a Church and Altar*, London, 1902.
Kabakova, Galina, « Les femmes-réceptifs, les enfants-produits », *Etudes et documents balkaniques et méditerranéens*, vol. 16, Paris, 1992.
Kavadias, G. B., *Pasteurs nomades méditerranéens. Les Sacaracatsans de Grèce*, Paris, 1965.
Kovalevski, Maxime, *Modern, Customs and Ancient Laws of Russia*, London, 1891.
Muşlea, Ion, « Le cheval merveilleux dans l'épopée populaire », *Mélanges de l'Ecole roumaine en France*, Paris, 1924.

- Mihalcu, Mihail et Mihaela Leonida**, « Cu privire la anularea efectelor spurcării unor biserici de lemn românești de altădată », *Etudes roumaines et aroumaines*, vol. X, Paris, 2006.
- Muşlea, Ion et Ovidiu Bârlea**, *Tipologia folclorului din răspunsurile la chestionarele lui B. P. Haşdeu*, Bucureşti, 1970.
- Nikolova, Vidka**, « Theses on the Topic of 'The immured Wife' », *Etudes Balkaniques*, n° 2, Sofia, 1991.
- Papahagi, Tache**, *Graiul și foloclorul Maramureşului*, Bucureşti, 1925.
- Paul-Lévy, Françoise et Marion Segaud**, *Anthropologie de l'espace*, Paris, 1983.
- Popa-Lisseanu, G.**, *Izvoarele istoriei Românilor* ; Bucarest, 1935.
- Sébillot, Paul**, *Le folklore de la France*, IV-e volume, Paris, 1968.
- Salaville, S.**, *Cérémonial de la consécration d'une église selon le rite byzantin*, Rome, 1937.
- Stahl, Paul H.**, « O biserică-locuință românească », *Studii și Cercetări de istoria artei*, Bucureşti, 1937. Idem, « La dendrolatrie dans le folklore et l'art rustique du XIX-e siècle en Roumanie », *Archivio internazionale di etnografia e preistoria*, vol. II, Torino, 1959.
- Idem, « Casa țărănească la Români în secolul al XIX-lea », *Anuarul Muzeului etnografic al Transilvaniei pe anii 1959-1961*, Cluj, 1963.
- Idem, « Vieilles églises en bois de Roumanie », *Revue des études sud-est européennes*, nr 3-4, Bucarest, 1965.
- Idem, *Folk Art and Romanian Folklore*, Bucarest, 1968.
- Idem, « L'organisation magique du territoire villageois roumain », *L'Homme*, XIII, 3, Paris, 1973.
- Idem, *Histoire de la décapitation* ; Paris, 1986.
- Idem, « Le départ des morts. Quelques exemples roumains et balkaniques », *Etudes Rurales*, nr. 105-106, Paris, 1988.
- Idem, "L'onore e il sacro. Strutture sociale e spazi sacri", *Onore e storia nelle società mediterranee*, Palermo, 1989.
- Idem, « Chrétiens et musulmans balkaniques. Adversités et croyances communes. Quelques notes » (sous presse dans la Revue des études sud-est européennes, vol. XLIII).
- Idem, „La naissance, le mariage et la mort; rituels païens, rituels chretiens”; *Revue des Etudes sud-est européennes*, tome XL; 1-4 Bucareszt, 2003.
- Stoica, Nicolae**, de Hațeg, *Cronica Banatului*, Bucureşti, 1969.
- Strausz, Adolf**, *Die Bulgaren, Ethnographische Studien*, Leipzig, 1898.
- Taloş, Ion**, *Meşterul Manole*, Bucureşti, 1973.
- Trumbull, H. Clay**, *The Blood Covenant*, Philadelphia, 1893.
- Idem, *The Threshold Covenant or the Beginning of Religious Rites*, New York, 1896.
- Vacarelski, Christo**, *Bulgarische Volkskunde*, Berlin, 1969.



L'église en bois de Drăganu (Valachie)
décorée de colonnettes sculptées, torsades et têtes de chevale
(foto P.H.Stahl, 1965)



L'église rustique de Hangu (Valea Bistriței)
(foto P.H.Stahl, 1953)



Maison paysanne de Râpciuni (Valea Bistriței)
(foto P.H.Stahl, 1953)

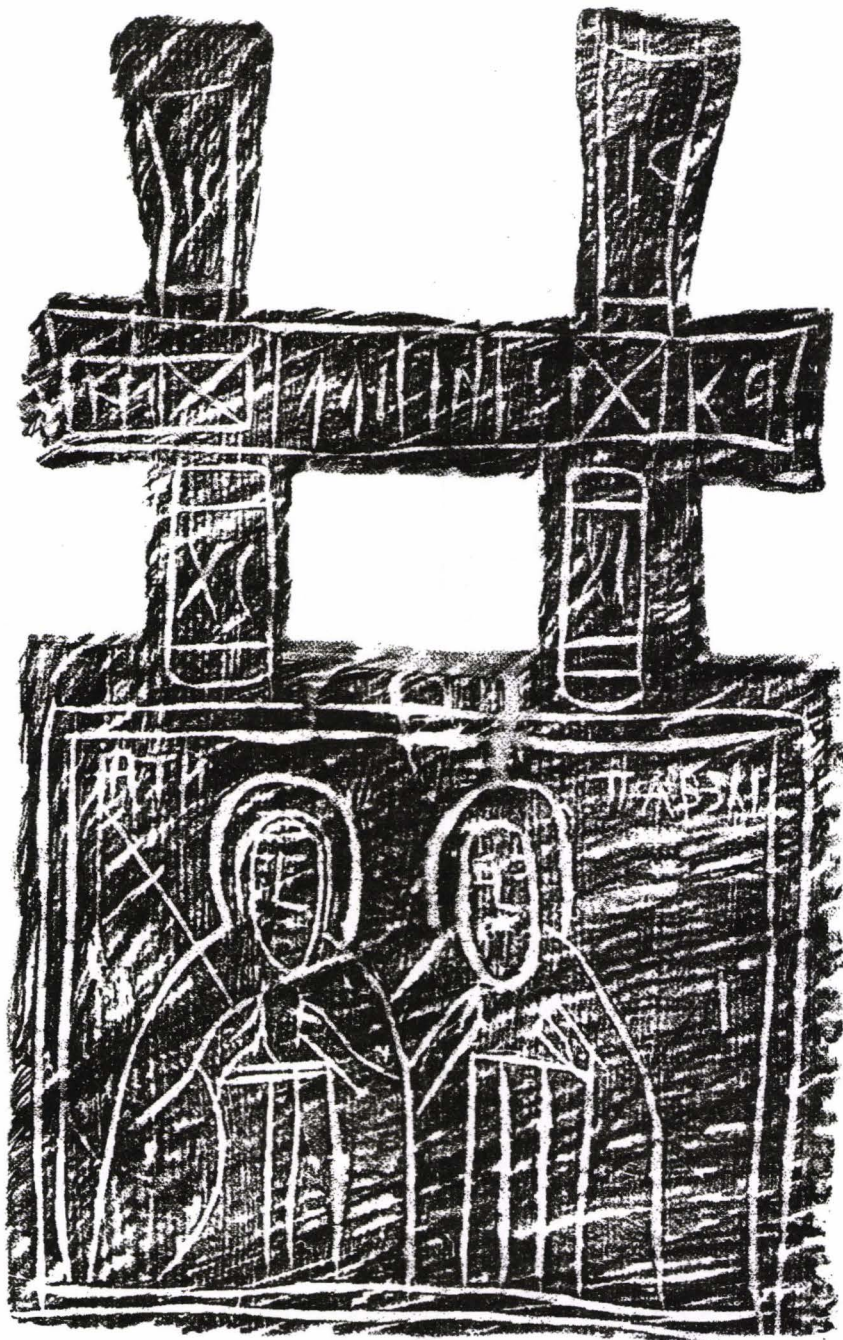


**Le temple central de l'antique Ostia
construit à un niveau plus haut que le reste de la cité.
(foto P.H. Stahl, 1996)**



**L'église du village de Maiorești (Transylvanie)
Située à un niveau plus haut que le reste du village.
(foto P.H. Stahl, 1958)**

<https://biblioteca-digitala.ro> / <https://www.acadsuwest.ro>



Icône placée dans la cheminée du foyer (« icoană de vatră »), originaire du département de Gorj.
Destinée à défendre le foyer et la maison, son décor est réalisée en grattant le bois,
à fin de réaliser le motif décoratif. La superficie est noircie par la fumée.
(collection N. Al. Mironescu)

LA BOLCHEVISATION DE LA ROUMANIE

Șerban Voinea (Gaston Boeuvre)

1954

Les forces communistes.

Lors du coup d'Etat du 23 août 1944, qui renversa le gouvernement du maréchal Antonescu et ramena la Roumanie dans le camp des Alliés, le parti communiste comptait, selon les témoignages des communistes roumains, environ 800 à 1000 membres (la population totale de la Roumanie, provinces ravies comprises, comprenait environ 20 millions d'âmes).

Les membres dévoués du parti ne constituaient pas une organisation de parti fonctionnant normalement. Depuis sa constitution en 1921, le parti communiste roumain avait été toujours interdit, à cause de l'attitude en faveur de l'URSS adoptée au sujet de la Bessarabie et avait fonctionné dans l'illégalité. Son activité la plus importante consistait à s'infiltrer dans les organismes des autres partis et à diriger des institutions présentées comme para-communistes, camouflant en réalité, spécialement dans leur direction, une activité communiste (l'Aide rouge, la Ligue patriotique etc.).

Les communistes soviétiques.

Un grand nombre de communistes, qui devaient jouer un rôle à partir de l'arrivée l'armée soviétique en 1944, venaient de Russie et étaient devenus citoyens soviétiques, souvent officiers de l'armée rouge. Tous les communistes qui avaient passé un certains temps dans les écoles et les autres institutions soviétiques, avaient acquis ipso facto la nationalité russe.

Parmi les plus importants il faut compter Ana Pauker (colonel de l'armée soviétique) qui devait devenir, à partir du 7 novembre 1947, ministre des affaires étrangères de Roumanie, poste qu'elle détint jusqu'à sa disgrâce au printemps 1952. Vasile Luca, qui a détenu à la même époque le portefeuille des finances, était revenu en Roumanie en 1944, en uniforme de commandant soviétique. Il avait joué, lors de l'occupation de la Bucovine du nord, en juin 1940, un rôle important à Czernowitz, où il se trouvait au moment de l'arrivée des soviétiques. Actuellement en disgrâce, avec Ana Pauker. Bodnăraș, actuellement ministre des forces armées, originaire de Bucovine, est citoyen russe; ancien officier d'active il a déserté avant la guerre chez les Soviétiques. Gheorghe Stoica, colonel soviétique, ayant pris part aux luttes de la guerre civile d'Espagne et à la guerre de 1941-1944 dans les rangs de l'armée soviétique, est actuellement ministre de Roumanie auprès du gouvernement de l'Allemagne de l'Est.

De nombreux autres dirigeants peuvent être ajoutés à cette catégorie, qui depuis a été augmenté de nombreux Bessarabiens russifiés, peuplant actuellement tous les services intérieurs et les représentations à l'étranger, sous des noms d'emprunt, qui rendent leur identification très difficile. Seul leur accent slave les trahit.

L'accession au pouvoir.

Le facteur déterminant de l'accession au pouvoir du parti communiste a été la présence en Roumanie des troupes soviétiques. Même lorsque les Russes n'intervenaient pas publiquement, la présence de leurs troupes dans le pays était suffisante pour assurer l'ascendant des représentants communistes. Tout particulièrement, dans les moments de crise, les Soviétiques exhibaient dans les rues de la capitale de puissantes formations de chars armés. Ainsi, pendant la crise qui précéda la formation du gouvernement Groza, en février mars 1945, les chars armés soviétiques défilèrent d'une manière ostensible dans le centre de Bucarest.

La technique spéciale dont usèrent les communistes roumains, consista à profiter de cette présence de l'armée soviétique pour s'assurer les postes de commandement. Ils détenaient le ministère de l'intérieur, la police, les services secrets et la gendarmerie. Aucune action d'opposition n'était possible contre un parti qui disposait de tous les moyens de coercition de l'Etat.

Il existait même une police spéciale du parti, qui n'apparaissait pas publiquement, mais qui procédait à des arrestations d'adversaires. Pendant un moment, son siège fut à la maison de la Calea Rahovei et un des centres d'emprisonnement et de détention était situé Calea Plevnei. Les personnes arrêtées par la police du parti disparaissaient mystérieusement, probablement envoyées en URSS. Ceux qui étaient libérés étaient reconduits en ville, les yeux bandés, pour ne pas pouvoir trahir le lieu de leur détention. Au moment de leur mise en liberté, ces personnes étaient prévenues que, dans le cas de la moindre indiscretion de leur part sur leur détention elles seraient arrêtées à nouveau et pour toujours.

Tous les partis politiques roumains, sans exception, ont collaboré pendant une certaine période avec le parti communiste. Le premier gouvernement, formé par le général Sănătescou (23.VIII.1944) comprenait quatre vice-présidents, représentant respectivement les partis national paysan (Iuliu Maniu), libéral (Brătianu), social-démocrate (Titel Petrescou) et communiste (Lucrețiu Pătrășcanu). Dans le second gouvernement Sănătescou et le gouvernement Rădescou (jusqu'au mois de février 1945) ces mêmes partis furent représentés au gouvernement. En mars 1945 le gouvernement Groza fut formé, après de longues négociations avec les partis national-paysan et libéral, sans leur participation, qu'ils avaient refusée à la dernière minute considérant insuffisant le nombre de portefeuilles qui leur était offert.

Les véritables partis national-paysan et libéral furent remplacés, à partir de mars 1945, par des dissidences de ces partis, à la dévotion des communistes. Les

nationaux paysans dissidents avaient à leur tête Anton Alexandrescou et les libéraux Gheorghe Tătărescou (ministres des affaires étrangères de mars 1945 à 7 novembre 1947).

En dehors de ces formations, les communistes usèrent des services d'organisations politiques dirigés par des communistes notoires, mais qui rassemblaient des "patriotes" sans parti. Le plus important fut le parti "national populaire" (PNP) dont le leader était Petre Constantinescu-Iași, l'un des fondateurs du parti communiste en Roumanie.

(En marge du texte, écrit à la main, on a ajouté "Frontul Plugarilor", la formation politique de Petru Groza).

Toutes les formations politiques qui collaborèrent à un moment donné avec les communistes furent graduellement annihilées. Les partis national-paysan et libéral (Maniu et Brătianu) furent dissous en 1947, lors de l'arrestation de Iuliu Maniu et de Ion Mihalache, accusés d'avoir préparé ou pris part à une tentative de quitter illégalement le pays par avion. Le parti social-démocrate fut acculé à la fusion en février 1948 et les statuts du nouveau parti ouvrier (PMR – Partidul Muncitoresc Român) interdisait la fondation de tout autre parti ouvrier. Les autres organisations politiques durent se dissoudre d'elles mêmes, déclarant avoir rempli leur mission historique. Seule a survécu l'organisation paysanne de Petru Groza qui a été réorganisée et soumise complètement à la direction des communistes.

Collaboration avec les fascistes.

Le parti communiste a mené toute sa lutte des premières années sous le couvert de la lutte antifasciste. En réalité il a abusé de ce moyen pour calomnier et éliminer de la vie publique tous ses adversaires politiques, en les accusant de fascisme. Les plus notoires démocrates du pays n'ont pas échappé à l'accusation de fascisme.

Par contre, des fascistes notoires ont été acceptés et utilisés par les communistes, à condition de se soumettre sans discussion à leurs ordres. Ainsi le prêtre Burducea, fasciste notoire, a été ministre des Cultes sous les communistes. Mais c'est surtout dans les cadres inférieurs que les fascistes ont été acceptés. Ainsi dans le Banat un membre éminent de la Garde de Fer, I. Ceia, fut accepté dans le parti communiste. Un autre fasciste, Ștefan Bunescou de Timișoara, devint le secrétaire régional du parti communiste. Le professeur Daicovici fut transféré de Cluj à Bucarest et protégé par le régime. Un ingénieur, ancien président de l'Alliance germano-roumaine fut, pendant quelque temps, ministre des communications et continue à être professeur à l'école polytechnique et membre de l'Académie.

La main mise sur les organisations ouvrières.

En principe, une collaboration entre le parti communiste, le parti social-démocrate et la confédération des syndicats fut établie dès avant la libération et

forma le Front Unique. Dès le début les communistes s'infiltrèrent dans les organisations sociaux-démocrates et syndicales. C'est spécialement au cours des mois d'été 1947 que les communistes réussirent à mettre la main sur la direction des syndicats. Sous le prétexte de licencier du service le personnel surnuméraire, des licenciements massifs furent organisés, comprenant presque tous les éléments ouvriers qui s'opposaient aux communistes. Sous le couvert de la stabilisation monétaire du 15 août 1947, des dizaines de milliers de salariés furent jetés sur le pavé, les cartes d'alimentation leurs furent retirées et il leur fut interdit de chercher du travail. Ces mesures contribuèrent à démoraliser les adversaires des communistes et à briser l'esprit de résistance de larges couches de la classe ouvrière.

Dans le parti social-démocrate lui-même ils avaient des agents qui minaient le parti de l'intérieur. Parmi les plus dangereux il y avait un certain Mișa Levin, ancien ouvrier typographe, qui fit systématiquement le jeu du parti communiste au sein du parti social-démocrate. Lors de la fusion, à laquelle Mișa Levin avait contribué sans cesse, il fut récompensé par les communistes qui l'envoyèrent près de la légation de Roumanie à Rome. De Rome il choisit la liberté, partit en Israël où il se trouve encore actuellement, jouant un rôle important dans la direction des syndicats.

Résistance ouvrière. La seule forme de résistance ouvrière qui fut possible jusqu'à la fusion (février 1948) fut la fidélité au parti social-démocrate. La résistance fut souvent efficace et à certains moments le parti social-démocrate a pu influencer les décisions communes dans un sens démocratique. Mais cette lutte fut affaiblie par la scission qui intervint en mars 1946 sur la question des élections. Le retrait de Titel Petrescu et de ses amis affaiblit la résistance du parti.

Quelques uns des anciens dirigeants sociaux-démocrates furent maintenus très peu de temps ont été depuis longtemps rejetés de la direction. Seuls quelques leaders continuent à bénéficier de postes leur permettant de vivre, sans toutefois jouer le moindre rôle politique. Ainsi Ștefan Voitec, ancien ministre de l'instruction, détient une place dans la direction du mouvement "coopératiste" et est professeur à l'université de Brasov. Lothar Rădăceanu est professeur d'économie à l'Ecole polytechnique. Tudor Iordăchescu, ancien sous-secrétaire au ministère des communications est professeur. Ion Pas, ancien directeur des Théâtres Nationaux continue à écrire et est édité par les maisons d'édition d'Etat.

Les moins en vue des anciens sociaux-démocrates sont soumis à des persécutions systématiques, étant souvent privé de tout moyen de vivre. Ainsi Victor Brătfaleanu, ancien membre du comité exécutif de la Confédération Générale du Travail, est dans l'impossibilité de trouver du travail, les dirigeants actuels de la Confédération lui rendent impossible de trouver toute place. Bragadireanu, un autre militant syndicaliste, qui a loyalement collaboré avec les communistes est en prison. Leopold Filderman, vieux militant social démocrate de

Bucarest a été jeté en prison, bien que gravement malade. Mustețiu de Reșița, vice-président de l'Union des ouvriers métallurgistes, président du même syndicat de Reșița, ancien délégué au congrès de la Fédération Mondiale Syndicale a été arrêté et a disparu depuis sept années. Le même sort a atteint Hromatca, Cercega, Jumanca et autres militants du Banat.

En somme, qu'ils aient collaboré ou non avec les communistes, le sort des anciens sociaux-démocrates et militants syndicalistes a été à peu près le même. Les communistes ne leur ont pas pardonné de s'être opposé à leurs visées.

Conclusions.

La victoire du parti communiste en Roumanie n'a été due qu'à l'aide que leur ont apporté les Soviétiques. Sans l'appui de la force militaire russe, jamais le parti communiste n'aurait pu s'emparer du pouvoir. Même sur le terrain de la classe ouvrière, les progrès du parti social-démocrate ont été plus accentués (de 1944 à 1947) que ceux du parti communiste. Le nombre des membres du parti social démocrate était supérieur à celui des membres du parti communiste, bien que ceux-ci aient été souvent recrutés par l'intimidation et les pressions. Dans une compétition libre, à conditions égales, le parti social-démocrate l'aurait certainement emporté. Sa supériorité était encore plus évidente dans le domaine de l'opinion publique et au cours des élections, sur lesquels le parti social-démocrate exerçait une grande influence.

Le cas est le même pour les syndicats. A leur première réunion, au congrès de janvier 1945, l'immense majorité de ceux-ci étaient sous direction socialiste. Ce n'est que par la violence et les pressions continues, soutenue par l'administration et les occupants, que les communistes ont pu se rendre maîtres du mouvement syndical. Nul doute que, sans la pression des organes d'Etat, le mouvement syndical de Roumanie n'eut jamais succombé et les communistes n'auraient jamais réussi à s'emparer de la direction du mouvement syndical.

Depuis que les communistes sont maîtres absolus des destins du pays, ils se sont aliéné même la sympathie dont ils jouissaient au début dans certains milieux ouvriers. Leur politique de soumission vis-à-vis des occupants, leurs efforts de surindustrialisation, la négligence de l'agriculture, la collectivisation forcée, ont créé de telles conditions de vie que toute la population haït aujourd'hui les dirigeants communistes.

Des élections libres dans le pays et dans les organisations ouvrières constitueraient un désastre pour les dictateurs actuels et assureraient un développement démocratique dans tous les domaines.

ASPECTS DE LA SOVIETISATION EN ROUMANIE

Les observateurs directs des évènements en Roumanie forment deux groupes: l'un comprend ceux qui affirment que toute la politique de mainmise des Soviétiques sur la Roumanie a été poursuivie selon un plan préconçu; l'autre comprend ceux qui pensent que les Soviétiques y ont appliqué une politique au jour le jour, sans avoir fixé leur but dès le début.

Le problème de connaître les intentions des Russes se posa pour les Roumains dès l'approche des troupes soviétiques des frontières du pays, au printemps 1944. Dans les milieux politiques, de nombreuses personnes craignaient qu'un gouvernement provisoire roumain ne fut créé par les Russes sur leur territoire et amené à Bucarest, comme cela s'était passé pour la Finlande en 1940 et ensuite pour la Pologne.

Selon certaines indications recueillies dans les milieux des communistes roumains rentrés de Russie en 1944, cette éventualité paraît avoir été envisagée par eux sans qu'il soit possible de préciser s'il s'agissait de discussions au sein du groupe roumain en Russie ou si les gouvernants de Moscou y étaient pour quelque chose. Le coup d'Etat du 23 août 1944 et la formation du gouvernement Sănătescou, ainsi que les succès militaires de l'armée roumaine rendirent inopérants tous les projets qui pouvaient avoir été envisagés sur ce plan en Union Soviétique. La Roumanie ne connut pas un gouvernement du type Kuusinen.

Dès l'arrivée des troupes rouges en Roumanie et l'occupation du pays, le problème se posa de savoir quelles étaient les intentions des soviétiques à notre égard. Personnellement, j'ai suivi avec une attention particulière tous les symptômes qui pouvaient fournir une indication sur les intentions de l'occupant. Il ne s'agissait en aucun cas d'obtenir des renseignements directs car, même si les Soviétiques qui se trouvaient sur place avaient connu les intentions de leur gouvernement, ils se fussent gardés de les porter à notre connaissance. Le problème était de conclure sur des indications indirectes.

Dangoulov, le premier diplomate soviétique à Bucarest, nous fournit les premiers indices. Au cours d'un déjeuner (auquel n'assistait, en dehors de lui et de moi, que Richard Hillard, le directeur de la presse et Picki Pogoneanu) Dangoulov ne put s'empêcher de nous faire d'amères reproches et de nous exposer les torts immenses que l'intervention armée de la Roumanie en Russie avait causés à son pays. Il laissa clairement entendre que notre pays aurait à en subir de graves conséquences. Ces déclarations paraissaient cependant indiquer que nous aurions à subir, du fait de notre intervention armée, plutôt des conséquences d'ordre économique que politique.

Le comportement des troupes soviétiques indiquait une intention similaire. Les réquisitions étaient de nature à donner qu'il s'agissait d'une armée de passage,

qui ne préparait pas une mainmise définitive sur le pays, mais qui s'efforçait plutôt à enlever, au plus vite, une partie aussi importante que possible des richesses qu'elle trouvait. L'une des premières réquisitions fut celle de l'outillage de l'industrie du pétrole. Les Russes firent main basse sur tout l'appareillage des sociétés de pétrole, dont deux des plus importantes étaient l'une britannique (Astra Română) et l'autre américaine (Româno-Americană). Ces réquisitions firent l'objet de démarches diplomatiques de la part des deux pays intéressés et donnèrent lieu à des interventions dans les parlements de Londres et de Washington.

Cette attitude semblait indiquer que les Russes n'avaient nullement l'intention d'exploiter le pétrole roumain à la longue mais, au contraire, de le priver de ses moyens en faveur de l'industrie extractive soviétique. C'est en ce sens que furent interprétés les démontages d'usines du pays. Ce dernier phénomène était d'autant plus intéressant qu'une grande partie des outillages démontés en Hongrie, en Autriche et en Allemagne passaient par la Roumanie démontraient qu'il s'agissait d'une politique générale, appliquée dans tous les pays occupés. D'innombrables convois de machines démontées partout en Europe Centrale s'écoulaient vers la Russie par les chaussées et les chemins de fer roumains.

Lors des premières grandes manifestations ouvrières à Bucarest, le général soviétique commandant fit de sévères remontrances aux dirigeants des syndicats leur reprochant de faire perdre le temps aux ouvriers et d'empêcher ainsi l'accroissement de la production, nécessaire pour assurer le ravitaillement des armées en campagne, aussi bien que le paiement des réparations dues à l'URSS. Cela ne paraissait dénoter aucun enthousiasme en vue d'une soviétisation éventuelle du pays.

Vers cette époque, les communistes roumains soulignaient dans toutes leurs déclarations la nécessité de collaborer avec les "patriotes" et les éléments "progressistes". En Roumanie, les Soviétiques avaient trouvé un gouvernement établi, formé par les représentants de quatre partis. En Hongrie et en Autriche ils avaient eux-mêmes installé des gouvernements purement communistes.

Lors de la première visite d'une délégation roumaine à Moscou (septembre 1945), Petru Groza, premier ministre depuis le printemps, vit Staline. A sa rentrée à Bucarest, Groza raconta devant tous ses intimes que Staline l'avait mis en garde, lui recommandant de ne pas tenter une collectivisation de la terre paysanne, car une telle politique dépassait de loin les possibilités d'un régime comme celui de Bucarest. Staline avait ajouté que lui-même n'avait pas encore réussi à venir complètement à bout en URSS de la collectivisation des terres. Ces affirmations furent confirmées par les déclarations dans le même sens faites par Staline à Churchill et qui les communiqua à Tito.

Ștefan Voitec, membre du bureau politique du parti social-démocrate, à l'époque ministre de l'Éducation Nationale, faisait partie de cette première délégation à Moscou. Portant un toast au cours d'un banquet, Staline lui déclara

que les circonstances avaient changé et que les ennemis d'hier étaient devenus les meilleurs amis de l'URSS (allusion à la collaboration avec les partis sociaux-démocrates). Dans une circonstance similaire, au sujet des divergences entre socialistes et communistes polonais, Staline donna raison aux premiers et aurait ajouté que s'il était Polonais, il ferait la politique préconisée par les socialistes.

Toutes ces indications et des nombreuses autres qu'il serait fastidieux d'exposer, paraissaient confirmer la thèse selon laquelle les Soviétiques ne poursuivaient pas une politique de soviétisation du pays ou, ce qui intéressait plus particulièrement à ce moment, qu'ils n'avaient pas l'intention de soutenir l'instauration d'un régime purement communiste dans les pays occupés.

Contrairement à ces manifestations des milieux soviétiques autorisés, les cadres russes subalternes paraissaient suivre une voie différente. Un de ces cas les plus caractéristiques fut celui de l'occupation à Bucarest de la typographie du journal "Curentul". Le responsable pour la presse de l'armée d'occupation avait installé ses bureaux dans l'immeuble de ce journal. De nombreuses interventions furent faites, toutes sans succès, pour le déterminer à quitter les lieux. Lors d'une discussion que j'eus avec lui, je constatais – non sans surprise – qu'il lui était impossible d'imaginer qu'une typographie puisse constituer une propriété privée. Il soutenait que tout ce qui a trait à l'imprimerie ne peut faire l'objet d'une appropriation privée et que ce n'était que la mauvaise volonté des autorités roumaines qui les poussait à affirmer le contraire.

De nombreux soviétiques sont dans l'impossibilité de concevoir un monde différent de celui dans lequel ils ont grandi. Un cas similaire se produisit au sujet des visas. Lors de la libération en août 1944, la direction de la presse invita un groupe de journalistes étrangers, qui se trouvaient à Ankara et dont certains avaient déjà été à Bucarest avant la guerre. À l'arrivée à Bucarest de ce groupe, les Soviétiques, qui ne concevaient pas la possibilité d'une telle invitation sans négociations de gouvernement à gouvernement, firent de grandes difficultés et les hôtes de la direction de la presse durent quitter le pays.

Un cas similaire se produisit avec le représentant de l'Agence Reuter, venu de Grèce en Roumanie et qui dut hâtivement quitter la Roumanie. La question des visas intéressait les Soviétiques à tel point qu'ils s'opposèrent même à l'envoi de certains diplomates roumains à l'étranger. Ils finirent par s'emparer eux-mêmes du droit d'accorder des visas et c'est ainsi que le rideau de fer fut élevé. Les représentants soviétiques de Roumanie ne concevaient pas une situation différente de celle qu'ils avaient toujours connue chez eux. En somme, le rideau de fer ne fut pas créé, mais simplement déplacé des anciennes frontières russes sur les confins des régions qu'ils venaient d'occuper.

C'est ainsi que s'expliquent de nombreuses mesures prises en Roumanie par les Russes ou sous leur pression.

Dès leur arrivée, ils firent tout leur possible pour se rendre maîtres des moyens de diffusion des informations, et spécialement de la Radiodiffusion et de

l'Agence d'information. Dans le premier cas, et malgré la défense serrée du Ministère des Affaires Etrangères, ils réussirent à déloger le directeur de la Radiodiffusion sous de prétextes mensongers; ils accusèrent le directeur Ionescu d'être fasciste, bien que ce fut lui qui avait fait arrêter en 1939 les gardes de fer qui avaient assassiné Armand Călinescu et qui avaient occupé le poste de la Radiodiffusion. Très rapidement la radio devint un des centres de puissance des communistes.

La mainmise sur certaines institutions roumaines était facilitée par la convention d'armistice. Cependant, en ma qualité de directeur de l'Agence d'Information Rador, j'ai pu me convaincre que, dans certaines conditions, il était possible de résister aux pressions communistes. Je fus soumis, dès l'arrivée des troupes soviétiques à toutes les formes de pression imaginables pour mettre l'Agence Rador à la disposition du parti communiste. J'ai reçu des ordres écrits de la censure d'accepter un censeur russe dans l'Agence; j'ai reçu la visite d'officiers russes (que je connaissais comme d'anciens communistes roumains) et qui m'offraient leur services amicaux pour éviter tout conflit; j'ai refusé les offres alléchantes du ministre de la propagande Constantinescu Iași, qui me proposait de larges crédits pour l'Agence, à condition d'accepter un représentant du parti communiste dans notre personnel; j'ai été menacé par son adjoint Grigore Preoteasa, actuellement ministre-adjoint aux Affaires Etrangères, d'être arrêté avec tout le personnel de l'Agence si nous diffusions certains discours d'hommes politiques anglais et américains. Grâce à la résistance à toutes ces pressions, la presse roumaine put publier jusqu'à mon départ du pays (octobre 1946) toutes les déclarations des hommes politiques d'occident dans leur texte original. Les informations données par l'agence soviétique TASS n'occupaient à cette époque qu'une place secondaire en regard aux informations transmises par les Agences Reuter et France Presse.

En 1946, le commandant soviétique Lévy, chef des bureaux de presse soviétiques, interdit au cours d'une nuit, en mon absence, la diffusion d'un discours d'Ernest Bevin. Le lendemain je fis des démarches énergiques et non seulement le texte put paraître, mais le major soviétique fut obligé de venir personnellement à l'Agence déclarer devant le rédacteur de service qu'il n'avait aucune compétence pour censurer les dépêches de l'Agence Rador et s'excuser du "malentendu" survenu la nuit précédente. Jusqu'à la fin, je réussis à repousser toutes les tentatives d'instituer une censure ou toute autre immixtion à l'intérieur de l'Agence.

Les Soviétiques disposaient d'un moyen très simple pour parer à cette difficulté; ils pouvaient censurer dans les journaux les textes non censurés par l'Agence. Mais, au moment de la présentation du journal à la censure, toutes les rédactions avaient déjà reçu et lu les textes, les ouvriers typographes les connaissaient. Les informations étaient pour ainsi dire devenues publiques, connue par tous ceux qui s'intéressaient à la politique.

Jusqu'à mon départ de Roumanie (octobre 1946) aucun communiste, soviétique ou roumain, ne put s'infiltrer dans le personnel de cet important bureau de presse. Ce n'est qu'après mon départ du pays que la mainmise sur l'Agence Rador devint possible. Dans cette résistance j'ai été soutenu par la conviction que l'occupation soviétique ne serait que temporaire et qu'il fallait s'opposer à tout prix à une reddition prématurée devant les communistes. La plupart des ceux qui à l'époque cédèrent sans opposition aux différentes pressions, étaient persuadés au contraire que le pays ne serait plus libéré par les Soviétiques et que toute résistance était donc inutile. Afin de s'assurer personnellement la bienveillance des futurs maîtres, mieux valait – disaient-ils – ne pas s'exposer à leur vengeance.

Toute l'attitude de la résistance roumaine à la soviétisation fut déterminée, pour une large part, chez les résistants, par la perspective d'une libération relativement proche et, chez les défaitistes, par la crainte d'une occupation prolongée ou définitive.

L'une des premières discussions politiques que nous eûmes, mes amis et moi, après août 1944, porta sur les perspectives de libération. Tous ceux qui dès septembre 1944 croyaient à une occupation soviétique définitive devaient, en désespoir de cause, renoncer bientôt à toute opposition aux pressions communistes.

L'espoir d'une intervention alliée en notre faveur fut, pendant un temps, très grand dans certains cercles. Jusque dans les milieux proches de Iuliu Maniu on fut pendant quelques temps persuadé que les Alliés ne permettraient pas aux Soviétiques de s'installer à demeure en Roumanie. C'est ainsi que s'explique que dans les moments de tensions, Maniu, Brătianu et Titel Petrescou faisaient remettre aux représentants de la Grande Bretagne et des Etats-Unis des mémoires dont ils attendaient une amélioration de la situation. Chez les plus optimistes, on s'attendait à certains moments à l'envoi de divisions de parachutistes alliés au dessus de Bucarest.

J'ai dit plus haut avec quelle attention nous observions le comportement des Soviétiques pour reconnaître leurs intentions. Mais nous suivions aussi avec la même attention les moindres gestes des Alliés. Nous voulions, tout spécialement, apprendre s'ils avaient passé des accords secrets avec les Russes au sujet de notre pays. Malgré les dénégations officielles, on apprit assez tôt que de tels accords, nous concernant, devaient avoir été signés entre les Alliés et les Soviétiques. Les premières informations filtrèrent de Tchécoslovaquie. On apprit que les Russes avaient invoqué des accords avec les Alliés pour empêcher les insurgés de se faire ravitailler par les Alliés. On soupçonna aussi que l'arrêt des Américains devant Prague, pour assurer aux Soviétiques l'honneur de libérer la capitale tchécoslovaque, devait reposer sur un accord. Le tout fut interprété comme un abandon de l'Est de la part des Occidentaux.

La polémique Byrnes – Eden sur les accords du printemps et de l'automne 1944 mit fin aux dernières illusions et brisa tout espoir d'opposition sur place à

une éventuelle soviétisation du pays. L'impression que toute résistance roumaine était vaine devint générale. Les communistes furent les premiers à insinuer dans leur propagande de bouche à oreille que le pays avait été "vendu" aux Soviétiques.

Malgré ces accords, je reste persuadé que d'août 1944, date de l'arrivée des Soviétiques à Bucarest, jusqu'au printemps 1947, les occupants ne poursuivirent pas une politique systématique de soviétisation du pays, c'est-à-dire une politique tendant pratiquement à une annexion du pays.

Ce n'est qu'au printemps 1947, et plus exactement après l'annonce de la politique de résistance à toute extension du communisme de Truman, qu'un revirement devint sensible. Etant à ce moment ministre de Roumanie à Berne et ayant eu de nombreuses conversations avec les représentants russes et des entrevues avec les principaux membres du gouvernement roumain, j'eus l'occasion de constater qu'en mai 1947 une normalisation des rapports entre Alliés et URSS était toujours considérée possible.

J'avais, dès avant, pu constater, à l'occasion du passage par Bucarest du sénateur américain Pepper, qui effectuait un voyage à Moscou, l'importance que les Soviétiques, Staline en tête, accordaient aux crédits à long terme qu'ils espéraient obtenir des Etats-Unis. Pepper nous avait raconté, avec force détails, les propos de Staline à ce propos. J'avais, de même, constaté l'impression extrêmement désagréable qu'avait fait sur les Soviétiques (et même chez les alliés européens) l'arrêt du jour au lendemain de l'aide que les Américains leur avaient assurée au cours de la guerre sur la base du prêt et bail.

Lorsque eut lieu la première réunion du plan Marshall à Paris, Molotov y vint dans l'espoir d'obtenir par cette voie les crédits dont Staline avait parlé avec insistance au sénateur Pepper. C'est dans ce sens qu'il faut interpréter la proposition Molotov de répartir les crédits en proportion des dommages de guerre subis par chaque pays, ce qui aurait assuré à l'URSS la part du lion. Ce n'est qu'après le rejet de cette proposition que l'URSS fit du plan Marshall un de ses principaux chevaux de bataille contre l'Occident.

A partir de ce moment la situation fut renversée en Roumanie. Dès le mois de mai 1947, l'attitude du parti communiste en Roumanie fit entendre une nouvelle note. Au cours des festivités du premier mai 1947, Gheorghiu Dej annonça pour la première fois que le parti communiste irait, au besoin, seul de l'avant. Jusqu'à cette date aucune perspective d'avenir n'avait été envisagée en dehors d'une collaboration intime avec les autres partis de la coalition.

Mihalache et plusieurs autres membres du parti national paysan furent arrêtés et Iuliu Maniu les suivit bientôt en prison. En automne ils furent condamnés et il s'ensuivit une interdiction formelle des partis historiques.

Au cours de la même période eurent lieu des élections dans les organisations syndicales. La Confédération générale du travail par refusa de présenter des listes bi-partisanes de candidats, comme elle l'avait fait jusqu'à cette

date. Elle s'empara par la violence de la direction de toutes les grandes organisations professionnelles du pays. Immédiatement après, le 15 août, la stabilisation monétaire fut utilisée pour semer la terreur au sein des fonctionnaires, des employés et des ouvriers du pays entier. Sous prétexte de renvoyer les salariés surnuméraires, des licenciements en masse eurent lieu. Ces mesures touchèrent plus spécialement ceux qui appartenaient au parti social-démocrate. Des dizaines de milliers de personnes furent congédiées. Privés de travail, de cartes d'alimentation et même du droit de rechercher ailleurs un nouveau travail, les personnes licenciées se trouvaient devant une véritable catastrophe. Par ces moyens, les cadres des organisations sociaux-démocrates étaient brisés au début de septembre. Trois semaines plus tard, le Kominform était constitué en Pologne et Gheorghiu Dej y annonçait confidentiellement la prochaine absorption du parti social-démocrate.

Le 7 novembre 1947, jour du 30-ème anniversaire de la révolution russe de 1917, Gheorghe Tătărescu était débarqué et remplacé au Ministère des Affaires Etrangères par Ana Pauker. Le 30 décembre de la même année, le roi Michel était obligé d'abdiquer et la république populaire proclamée. Avant la fin de février 1948 le parti social-démocrate était absorbé et seul restais sur la scène politique le parti communiste, détenant le monopole de la vie publique en Roumanie.

Au cours des derniers mois, la politique soviétique et, partant, celle des communistes roumains, avait été complètement renversée.

De toute cette période, au cours de laquelle j'ai eu l'occasion d'approcher non seulement les principaux dirigeants communistes roumains, mais aussi les représentants soviétiques en Roumanie et à la conférence de la paix de Paris, j'ai gardé l'impression nette que la soviétisation n'avait pas été poursuivie d'une manière systématique entre août 1944 et le printemps 1947. Les quelques mesures qui paraissaient démontrer le contraire étaient plutôt le résultat d'un excès de zèle des organes subalternes que l'expression d'une politique planifiée de Moscou. C'est la tension brusque des relations avec l'Occident et tout particulièrement avec Washington, qui a déterminé le renversement de la vapeur à partir du printemps 1947.

Au cours de conversations avec les Soviétiques, spécialement pendant la conférence de la paix, j'avais acquis la conviction qu'ils signeraient le traité de paix et qu'ils le ratifieraient au cours de 1947. Cela impliquait le retrait des troupes soviétiques du pays et la possibilité d'un redressement du pays après leur départ. Les seules réticences exprimées par eux avant 1947 concernaient les difficultés de l'URSS avec la Turquie, difficultés qui auraient pu exiger un maintien des forces soviétiques en Roumanie jusqu'au règlement de la question du Bosphore.

Au cours des conversations, j'ai plusieurs fois eu l'impression que les Soviétiques comptaient avec la possibilité d'un arrangement global avec les Alliés

occidentaux. Les trois principaux points sur lesquels ils revenaient presque toujours étaient les suivants:

1 - l'obtention de crédits massifs à long terme, qui leur permettraient la reconstruction et le relèvement du niveau de vie des populations si fortement éprouvées par la guerre;

2 - un arrangement en vue du partage des sources mondiales de pétrole détenues par les Alliés, partage qui devait se faire sur la base des promesses contenues dans la Charte Atlantique;

3 - un arrangement, même en dehors de toute concession territoriale, assurant à l'URSS une issue vers les mers libres.

J'ai de même observé que la pire méthode de négociation avec les Soviétiques était celle qui pouvait leur faire perdre la face. La question du prestige est pour eux d'une importance primordiale. Ils acceptent de faire des concessions à condition que leurs adversaires n'en fassent pas étalage. Une des causes de la guerre froide doit être recherchée dans le fait que l'Occident a accepté que le conflit soit porté devant l'opinion publique, domaine dans lequel les Soviétiques acceptent le plus difficilement de faire des concessions.

Quant à savoir si les Soviétiques pourraient revenir en arrière et libérer la Roumanie sans qu'il y ait de guerre, j'en ai plusieurs fois discuté avec les dirigeants communistes roumains. Il est vrai qu'à cette époque les choses n'étaient pas si avancées, mais les chefs roumains comptaient, dans leur for intérieur, avec une telle éventualité. Ils savaient que, pour assurer leur collaboration avec Kemal Ataturk, les bolcheviques avaient abandonné le parti communiste turc à son sort. En vue de renforcer la collaboration avec Tchang Kai Shek, Moscou avait fait des concessions du même ordre en Chine. Et, après la dernière guerre, mis devant l'obligation de quitter le Nord de la Perse, les communistes russes avaient abandonné le parti Tudeh et son chef Pichewari, qui devait succomber peu après dans un "accident" en URSS.

Je reste persuadé que malgré les apparences contraires, l'Union Soviétique n'a pas poursuivi dès le début de l'occupation soviétisation de la Roumanie, que même dans la phase avancée à laquelle la soviétisation a été poussée ces dernières années, un retrait volontaire des Russes reste possible, en cas d'entente globale avec les Alliés occidentaux.

(ajouté à la main, "Paris, le 8 juin 1954" et signé S.V.)

LA POLITIQUE ANGLO-SAXONNE DANS LE SUD-EST EUROPEEN. Mise au point.

Groupe des sociaux – démocrates roumains en exil

Le passage des mémoires de guerre de sir Winston Churchill, publié dans Le Figaro du 3 novembre dernier, sur la manière dont s'est effectué le partage des pays du sud-est de l'Europe, a suscité une profonde révolte parmi tous les Roumains.

La brève allusion de Churchill donne une fausse fautes impression de ce qui s'est passé en réalité. Si nous ne nous bornons pas aux courtes observations faites dans le passage des Mémoires publié par le Figaro et si nous prenons en considération les mémoires d'autres personnalités politiques, spécialement celles de Cordell Hul et de James Byrnes) voici comment on est arrivé en réalité au partage du sud-est.

Dès avril 1944, lord Halifax, ambassadeur aux Etats-Unis, avait sondé Washington pour connaître son opinion sur un éventuel accord anglo-russe, par lequel la Russie s'assurerait une influence prédominante en Roumanie, comme contrepartie à la reconnaissance d'une situation similaire de l'Angleterre en Grèce. L'accord ne devait être valable que pour la durée des hostilités et le Foreign Office déclarait être conscient de la nécessité d'éviter jusqu'à l'apparence d'un partage des Balkans en sphères d'influence.

Cordell Hul fit, dès le premier moment, des réserves expresses sur la proposition et attira l'attention de l'ambassadeur britannique sur les dangers d'un tel arrangement, qui conduirait inévitablement à l'immixtion dans les affaires intérieures des pays occupés et qui serait en contradiction avec les déclarations de principe des alliés. Le secrétaire d'Etat américain considérait que tout partage en sphères d'influence diminuerait l'autorité de la future organisation internationale et fraierait la voie à de nouveaux conflits.

Le 31 mai 1944, Churchill télégraphia à Roosevelt, lui demandant son accord à l'arrangement proposé avec les Russes. Il répétait qu'il était contre tout partage des Balkans en sphères d'influence, qu'il s'agissait d'un arrangement limité à la durée de la guerre et qui ne modifierait en rien la politique alliée à l'égard de la Grèce et de la Roumanie. Il résultait de la dépêche de Londres que c'était le gouvernement britannique qui avait pris l'initiative de l'accord et l'avait proposé à l'ambassadeur soviétique Goussev. Cependant, avant de s'engager, ils désiraient savoir si les Etats-Unis avaient été consultés.

Pendant que le Département d'Etat préparait une réponse négative, une nouvelle dépêche arriva de Londres le 8 juin. Elle réaffirmait qu'il ne pouvait

s'agir de zones d'influence mais qu'il était indispensable d'assurer la liberté d'action des Russes en Roumanie et en Bulgarie, comme celle des Anglais en Grèce et en Yougoslavie.

La réponse du président Roosevelt du 10 juin soulignait que, malgré la déclaration de Churchill, l'accord projeté conduirait au partage des Balkans et il proposait la création d'une commission consultative ayant comme objet d'éviter la création de sphères d'influence exclusives.

Par une dépêche du 11 juin, Churchill insista à nouveau sur la nécessité de la conclusion d'un accord, ne serait-ce que pour la durée provisoire de trois mois. Sans consulter Cordell Hul ou le Département d'Etat, Roosevelt donna le 12 juin 1944 son accord pour un arrangement de trois mois.

Le lendemain, le Département d'Etat, qui n'était pas au courant de la dépêche envoyée la veille par le président, remit à l'ambassade britannique de Washington un mémoire contenant tous les arguments que l'on pouvait invoquer contre l'accord anglo-russe projeté. Le 17 juin, le secrétaire au Département d'Etat adressait une lettre au président Roosevelt, attirant son attention sur le fait que les Anglais n'avaient approché le Département d'Etat qu'à la demande expresse des Russes. Tandis que lord Halifax avait présenté la proposition comme issue du hasard 'une conversation d'Eden avec Goussev, la dépêche du 31 mai de Churchill prouvait qu'il s'agissait d'une démarche en forme et que Londres avait tenté de mettre Washington devant un fait accompli.

Cordell Hul ne devait apprendre l'accord donné par Roosevelt le 12 juin à Churchill que par une dépêche du 28 juin de Lincoln MacVeagh, ambassadeur américain en Grèce, ayant sa résidence au Caire. Lorsque Churchill et Eden se rendirent à Moscou en octobre 1944, les trois mois prévus par l'accord provisoire de juin s'étaient écoulés.

Pendant ce temps, la Roumanie avait elle-même chassé les Allemands de son territoire (août 1944) et ouvert ainsi aux Russes la route vers Budapest et Vienne. Il ne pouvait donc plus s'agir, de la part des hommes politiques de Londres, de faciliter les opérations des Russes en Roumanie. Le gouvernement roumain avait, en octobre 1944, le pays totalement en main qu'à l'annonce du voyage de Churchill vers Moscou, et en ignorait l'itinéraire, des tapis et des fleurs avaient été aménagés dans les bâtiments de l'aérodrome de Băneasa, gravement endommagés deux mois auparavant au cours de la bataille pour en déloger les Allemands. Gouvernement et population se préparaient à recevoir avec enthousiasme le grand homme d'état britannique pour le cas où il ferait un atterrissage en Roumanie.

Le partage des sphères d'influence n'a donc pas été, comme on pourrait le croire en lisant les Mémoires de sir Winston Churchill, telles que les a publiées Le Figaro, imposé par les nécessités militaires d'octobre 1944. Le partage n'a pas été non plus le résultat d'une inspiration soudaine et réalisé en quelques minutes en octobre 1944 à Moscou. Le partage s'est fait après de longues négociations (avril

juin 1944) entre Londres, Washington et Moscou et en pleine connaissance de la part des alliés des conséquences funestes pour la paix future du monde.

N o t e

Les déclarations du roi Michel viennent renforcer les dires de Șerban Voinea; je choisis au hasard une des situations les plus typiques. "Les efforts du commandement roumain d'obtenir du Haut Commandement Soviétique la libération des prisonniers roumains, ou un échange, ont échoué. Le cas des Roumains prisonniers de guerre capturés après le 24 août 1944 est encore plus grave. En fait, bien que les hostilités avaient cessé sur le front roumano-soviétique le 24 août 1944 /le roi avait ordonné à l'armée de cesser le combat contre les troupes soviétiques et les Roumains ont été faits prisonniers sans combat, croyant à la paix/ pas moins de 6000 officiers, 6000 sous-officiers et plus de 150.000 soldats ont été retenus, internés dans des camps d'internement et envoyés au-delà du Pruth par le haut Commandement Soviétique. On n'a plus jamais rien entendu sur eux". Ce passage est extrait d'un mémoire adressé par le Roi au président Roosevelt le 24 janvier 1945. ¹ Quelques années après avoir été chassé du pays par l'Union Soviétique, le Roi a été informé par des officiels américains des détails de la situation passée. La réponse de Roosevelt a été la suivante: "On ne considère par opportun de donner une réponse formelle à la lettre du Roi, ayant en vue le ton et le contenu du texte, dans une période où nous essayons d'arriver à une base commune avec le gouvernement soviétique concernant la Roumanie..... Il faut éviter d'exprimer tout point de vue sur le mémoire, en disant tout simplement, si le problème se pose, que le document a été remis au Département d'Etat pour étude" (télégramme envoyé aux représentants américains présents en Roumanie). ²

En analysant l'attitude des vainqueurs, Voinea inclut dans un autre de ses manuscrits (*Ni bolchevisme, ni guerre*) une phrase qui, sans le dire, s'adresse en fait aux alliés occidentaux, phrase empreinte par la déception et la tristesse; "*Mais rien ne s'oublie si facilement que les souffrances des autres et rien n'est plus désagréable que de se voir rappeler, au jour du triomphe, les grands principes invoqués aux heures de détresse*".

Paul H. Stahl

¹ Mircea Ciobanu – *Convorbiri cu Mihai I al României*. Bucarest, 1991, éditions Humanitas; page 249.

² Idem, p. 262.

